Jaime Semprun

# PRÉCIS DE RÉCUPÉRATION

*illustré de nombreux exemples tirés de l'histoire récente*
*1975*

*« Mais ce qui est excellent non seulement ne peut échapper au destin d'être ainsi dévitalisé et déspiritualisé, d'être dépouillé et de voir sa peau portée par un savoir sans vie et plein de vanité ; il doit encore reconnaitre dans ce destin méme la puissance que ce qui est excellent exerce sur les âmes, sinon sur les esprits; il faut y reconnaitre le perfectionnement vers l'universalité, et la déterminabilité de la forme, en quoi consiste son excellence, et qui rend seulement possible l'utilisation de cette un!versalité d'une facon superficielle.*
Hegel, *Phénoménotogie de l'Esprit.*

**PRÉFACE**

S'il est une lecture plus propre à persuader de l'inéluctable effondrement de cette société que celle des très nombreux ouvrages en exposant les diverses tares, c'est bien celle de ceux, plus nombreux encore, qui s'avisent d'y proposer quelque remède. Ma supériorité évidente, dont le lecteur appréciera bien vite tous les avantages, est de ne présenter aucune solution j'attaque le problème, en la personne de ceux qui s'efforcent désespérément d'en maquiller l'énoncé. Comme au couteau de bas en haut, des tâcherons de l'extrémisme confusionnel à la relève de la pensée d'Etat. Et qu'on ne me pane pas d'amalgame, on me lena plaisir : l'aspect le plus ingrat de ma tache fut certainement bien au contraire d'établir les distinctions nécessaires dans ce magma informe, où les nuances de pensée sont si diffidiles à cerner que personne jusqu'à ce jour, parmi les mieux intentionnés des exégètes, n'a jamais pu établir ce qui différenciait, rapprochait ou opposait « l'économie libidinale » de l'un et les « machines désirantes » des autres, par exemple; ou encore les multiples idéologies autogestionnistes en circulation. Il est vrai qu'il suffisait, encore une fois, de ne pas croire sur parole ce que les idéologues disent de leurs marchandises. Une bonne appréciation de leurs productions (creu. sez le mot appréciation) est préférable à ces productions elles-mêmes. Naturellement !

Ceci est donc un ouvrage de circonstances, et méme de circonstances aggravantes. Il est appelé à étre oublié très vite. avec la notable quantité de littérature d'importance très transitoire dont il traite. C'est dire qu'il vient a son heure, alors que tous ces gens qui n'ont que subversion et « projet révolutionnaire » à la bouche n'ont strictement rien trouvé à dire, ils ont pourtant la plume facile, sur la réalité subversive que le prolétariat portugais a installée en Europe ; c'estàdire sur la première révolution sociale depuis leur entrée en fonction. Ils attendent sans doute pour la ramener que cela soit un peu refroidi, et il y faut, c'est un fait, des forces plus considérables que les leurs. Car on a beau connaltre leur petitesse, on ne peut croire que leur mutisme soit seulement dù au dépit de voir qu'aucune assemblée révolutionnaire de travailleurs portugais n'a jamais éprouvé le besoin de discuter leurs thèses, ni rien qui y ressemble.

Il s'agit donc d'exécuter *dans le détail* la sentence que la révolution portugaise prononce *massivement* contre toutes les falsifications débiles de la réalité révolutionnaire autour desquelles s'organise le battage spectaculaire. Quand je dis dans le détail, que le lecteur ne s'effraie pas je ne vais certes pas m'attacher a disséquer le moindre borborygme provincial, prendre en considération ce qui se crachote et ronéote d'Angers à Grenoble, en passant par Toulouse. (Certains ont accédé a l'imprimerie, mais leur prose n'en a pas été rendue plus lisible ce n'était donc pas une question de typographie.) N'est pas récupérateur qui veut encore fautil trouver de l'emploi, et présenter pour cela un minimum de talent utilisable. Et d'ailleurs toute la piétaille des théoriciens ou anti-théoriciens méconnus qui font antichambre dans le purisme mécontent n'opérerait certainement pas différemment ni mieux que ceux qui tiennent actuellement le marché de la récupération, puisqu'elle ne serait engagée que pour falsifier *les mêmes problèmes*, qui sont de plus en plus malaisément falsifiables, comme on verra.

De méme je laisse de cote la récupération diffuse il y a peu à dire sur la modernisation superficielle de tous les agents du spectacle, des hommes d'Etat aux soutiers de la culture et de l'information, et ce qu'il y a a en dire d'intéressant apparalt mieux dans l'expression plus concentrée de la récupération de pointe.

Je ferais trop d'honneur à mon sujet si je le traitais avec ordre. On verra qu'il en est incapable : tout ce qu'il peut présenter de coherent, c'est moi qui ai dà le lui apporter. Sous ma plume, la pensée des récupérateurs atteint une consistance que n'ont jamais eu leurs gribouillis hâtifs et désordonnés. Mais quand on est tellement audessus de son adversaire, il faut bien commencer par l'élever un peu pour pouvoir le frapper. Aucun récupérateur en particulier, parmi tous ceux traités ici selon leurs ignominies respectives, ne mérite que l'on se penche spécialement sur les idées qu'il affiche ; et même en bloc leurs grisailles se confondent sans s'augmenter. Car en fait de pensée ils n'ont plutôt que des arrièrepensées, des pensées d'arrièreboutique ; et ce qu'ils cachent éclaire seul ce qu'ils montrent. Je ne critiquerai pas leurs œuvres. Outre que cela impliquerait de lire sérieusement et avec méthode l'ensemble de cette immense littérature, ce dont je n'ai aucunement

l'intention, ce serait à peu près comme d'expliquer la fonction de l'automobile dans cette société par la forme des poignées de portières, et la variation saisonnière de leur *design.* Allons donc directement au fonds commun de toate cette vase ce qu'ils servent, et comment us le servent. La couleur de la livrée renseigne sur le maltre. et non sur le valet.

**LA RÉCUPERATION EN FRANCE DEPUIS 1968**

*« ... méler et réchauffer ensemble les restes d'un autre festin pour en former un petit ragout... »*
*Goethe* - Faust.

La récupération vient de loin, pour aboutir, après quelques grandes écoles classiques, au maniérisme des petits maltres qui se partagent maintenant de cet ancien empire les décombres principaux. Les récupérateurs, qui ne traitent que ce que la critique révolutionnaire leur abandonne, n'ont pas toujours été comme aujourd'hui réduits à la portion congrue. Le désarmement théorique qui a suivi l'écrasement pratique du premier assaut prolétarien a fait la prospérité, à cote du stalinisme, de tous les managers de la culture spectaculaire la pensée soumise a pu alors mélanger à l'éclectisme de son commentaire apologétique toutes sortes de fragments critiques de la période précédente, parce que la possibilité de leur emploi pratique, et donc de leur intelligence unitaire, avait Sé a peu près totalement éliminée. Et ce qui redevenait possible, pour ouvrir une nouvelle époque des luttes de classes, elle le dissijnulait sous son bavardage. Voyez ce Sartre à l'imbécillité encyclopédique, ne craignant pas de pérorer sur Baudelaire et la dialectique, le surréalisme et la théorie de Marx.

C'est à travers l'expérience de cet age d'or de la récupération, et de ce qu'il imposait comme mesures d'autodéfense, que la théorie révolutionnaire moderne est parvenue à la complète connaissance d'ellemême, à la redécouverte de son passé comme a la conscience de ce qu'elle devait être. Non seulement parce qu'en s'appuyant sur les points les plus faibles des anciennes pensées subversives la récupération en découvrait du méme coup, dans ce qu'elie censurait, la part encore vivante et riche de développements possibles, mais surtout parce que pour se formuler et se communiquer dans ces nouvelles conditions de falsification généralisée, et méme pour commencer d'exister, la théorie révolutionnaire a dù d'emblée être plus conséquemment antiidéologique que jamais dans le passé. De méme qu'elle n'est pas une nouveauté intellectuelle, elle n'est pas un audelà du marxisme, à la maniere des innombrables « dépassements » lancés périodiquement sur te marché par tous les nains de la pensée, mais bien plutòt l'inteffigence des conditions pratiques nécessaires pour *commencer à l'utiliser.* Jusqu'ici le marxisme a servi a peu près à tout le monde, saul aux prolétaires euxmêmes (et c'est d'ailleurs ce travail de le rendre ainsi inutiisable que l'on appelle communément le marxisme). La théorie qui envisage sa formulation et sa communication comme une seule tâche historique de donner à la vie réelle prolétarisée son langage critique autonome lui ramène en même temps les idées révolutionnaires qui avaient été *conservées* séparément comme idéologie avant d'être *récupérées* dans l'émiettement culturel dominant.

L'Internationale Situatjonniste a ouvert une nouvelle époque en sachant *achever* l'ancienne, les idées sont redevenues *dangereuses.* Le *moment situationniste,* dans la guerre de classes qui recommence aujourd'hui partout, est celai où le prolétariat apprend à nommer sa misère modernisée, y découvre l'immensité de sa tâche, et, d'un méme mouvement, renoue avec son histoire perdue; c'est sa *première* victoire, l'effondrement de l'unité sociale faetice que proclamait le spectacle. Mais déjà avant que s'achève ce moment, et alors que son onde de choc continue à se diffuser dans toute la vie sociale, l'I. S. a du tirer pour elleméme toutes les consequences de sa réussite, dont elle éprouvail pratiquement les effets dans son inefficacité de la dernière période. C'est en sachant dire toutes les raisons de cette inefficacité, et pourquoi elle était désormais inutile, que l'I. S. a véritablement *commence* la nouvelle époque.

Au moment où le spectacle pouvait et devait reconnaître l'I.S., comme extrémisme récupéré et représentation politicoculturelle du mouvement réel, celle-ci lui a joué ce dernier mauvais tour de disparaltre. Il fallut bien en conséquence se rabattre de la proie sur l'ombre tous les ramassemiettes ont trouvé de l'embauche. Et tandis que la théoHe situationniste rencontre ceux qui en ont l'usage et en découvrent mathtenant le besoin, les prolétaires qui se réapproprient, vériflent et critiquent cette première formulation de leurs nécessités révolutionnaires modernes en la corrigeant à l'épreuve des faits, ce qu'il en reste au niveau de la culture est géré par les récupérateurs comme pensée spectaculaire de la fin da monde du spectacle. La gravité de l'actuelle crise sociale apparaît dans le spectacle lui-même en ceci que la grandiloquence désarmée, dans laquelle est si souvent tombé l'ancien mouvement révolutionnafre, avec les discours niaisement moralisants sur les améliorations à apporter à cette société, est aujourd'hui essentiellement le fait du pouvoir et de ses agents. De toutes les grèves par lesquelles les prolétaires coinmencent a ruiner ce monde, la plus lourde de menaces est encore celle de la *phraséologie inutile, qui manifeste déjà leur conscience antiidéologique; « car c'est la force qui crée les noms, et non les noms qui créent la force » (Machiavel).*

La pensée soumise de la période précédente, pontifiant impunément sur tout, ne faisait autorité que parce qu'elle sévissait sous la garantie d'une autorité autrement effective, celle d'une société qui avait passagèrement réussi à réduire au silence ses ennemis, et à organiser le spectacle omniprésent de cette victoire, le refoulement de la mémoire historique. Nos récupérateurs d'aujourd'hui ne sont pas en si bonne posture; mais ce n'est pourtant qu'à la déroute des faux souvenirs reconstitués qu'ils doivent leur embauche, après l'éphémère triomphalisme antihistorique du structuralisme. Certes pour la reconduction du questionnement académique, c'est la matière qui manque le moms, au moment où la survie tout entière est devenue *problématique.* Mais la falsification confusionniste doit maintenant opérer à chaud, aux prises avec son démenti pratique en marche. Et lorsque les faits commencent à parler d'euxmêmes, c'est désormais l'explication spectaculaire qui

arrive trop tard.

On aura compris qu'il ne s'agit pas ici de s'émouvoir de l'indigence intellectuelle de ce qui fait profession de penser, mais de constater froidement combien elle a été raffinée, *sophistiquée* par l'histoire recente, c'est-à-dire par les luttes qui la font. Le moindre professeur, aussitôt suivi en bloc par tous ses étudiants, ne se tient plus quitte à moms d'une critique radicale du savoir, dernière question de cours au programme de la néouniversité. Les premiers universitaires modernistes, en falsifiant l'bistoire de la culture, ont constitué une culture factice, code corporatiste dont les tics font office de certificats pour les lettrés de l'analphabétisme moderne. Mais ce qui s'est perdu en méme temps, avec le passage à l'ère industrielle, c'est le savoirfaire des artisans, la technique de la falsification ellemême, qui par exemple nécessite un minimum d'information sérieuse. Et lorsque la pensée sépathe épuisée cherche à s'en tirer par la fuite en avant dans la décomposition informelle, elle ne réussit pas niieux à conjurer la réalité qu'au Portugal ce ridicule fieràbras de Carvalho, sur l'extrémisme duquel s'extasiait la presse mondiale, et dont le conseillisme fantastique n'aura duré qu'un seul été.

La vertigineuse baisse de qualité des produits culturels, atteignant maintenant une liquefaction joyeusement proclamée comme summum de la pensée, exprime simplement ce fait que le secteur chargé de produire des justifications à cette société injustifiable, y compris désormais selon ses propres critères affirmés, en a suivi la pente catastrophique jusqu'au point de ne même plus parvenir maintenant *ci se justifier luiméme*. Psychiatres faisant l'apologie de la folle, médecins mettant en doute toute thérapeutique, économistes pourfendant les rapports marchands, journalistes vitupérant l'information, savants découvrant qu'ils sont au service du pouvoir. professeurs proclamant l'inanité de tout enseignement, dirigeants syndicaux n'ayant à la bouche que l'autogestion, ils sont tous sur le modèle de cet invraisemblable curé maolste du nom de Cardonnel qui nie froidement mais théologiquement l'existence de Dieu leurs spécialités s'effondrent, us l'avouent carrément, mais dans leur modestie us prétendent encore faire de cette ruine la matière d'une nouvelle spécialité. Avant il fallait leur faire confiance parce qu'ils en savaient plus, maintenant il faudrait leur faire confiance parce qu'ils ont rabattu leurs prétentions et qu'ils nous proposent démocratiquement de « ehercher ensemble », comme us disent, c'estàdire sous leur conduite de spécialistes de l'ignorance, une nouvelle médecine, une nouvelle economie, une nouvelle information, etc.

Tous ces débris sont à la pensée séparée, dans la mise en scène de la faillite du système, ce qu'est à l'urbanisme cette récente trouvaille des constructeurs du décor approprié au dernier état du capitalisme aniéricain, qui édifient maintenant des supermarchés présentant toutes les apparences de décombres « Des murs déchiquetés comme par une explosion, un pan de façade effondré d'où croule une cascade de gravats » (L'Express du i' au 7 septembre 1975.) Et il ne s'agit pas, comme croit pouvoir l'écrire le journaliste, du « mirage d'une architecture qui se détruit d'ellemême », par l'organisation duquel le capitalisme pourrait encore « s'enrichir en simulant sa propre faillite », puisqu'il est notoire que cette faillite est bien réelle et que l'arehitecture de l'aliénation se détruit très réellement d'el1emême, comme le montre la décadence des villes américaines, avant même d'être rasée par les prolétaires. S'il y a un mirage quelque part, c'est dans la perspective d'exorciser la catastrophe réelle par de tels moyens. L'aristocratie française du XVIIV siècle aimait aussi les ruines factices : voilà qui n'a pas empeché ses châteaux de brùler.

Cette société qui mourait dans l'habitude de sa survie ne sembie plus aujourd'hui se survivre que par l'habitude de son agonie. Le délabrement du monde de la marchandise est famiier, il n'est pas encore connu au sens le plus large, la récupération est l'organisation de cette familiarité et de cette méconnaissance.

La force antihistorique que les récupérateurs n'ont plus, parce que l'organisation sociale qui les emploie l'a perdue, us essayent grossièrement de la compenser dans un style de foire en proelamant périmé tout ce qui s'est pensé avant eux : en ce qui concerne les vieilleries culturelles de l'époque précédente c'est difficilement contestable, mais il se trouve que ce n'est pas a eux qu'on le doit, toujours si tolérants avec leurs collègues. Et leur battage autour des vertus du recommencement perpétuel ne vise qu'à leur éviter de se situer par rapport à la pensée révolutionnaire de l'histoire, celle de Marx ou celle de l'I. S., qu'ils se savent bien incapables de critiquer, mais dont ils voudraient simplement étre débarrassés. A vrai dire ce monde n'a pas tellement changé depuis Marx par exempie les idées dominantes sont bien toujours les idées de la classe dominante, et que puissent y avoir une place des bavardages aussi irréels que la phiosophie a la Lyotard ou l'économic a la Attali indique seulement que cette classe dominante, qui doit réorganiser sa domination au plus vite, et ne sait comment le faire, joue maintenant à l'aveuglette sur tous les tableaux du futurisme idéologique, avec la méme incapacité a choisir que dans tous les aspects de sa gestion de la société.

Quant à la mesure dans laquelle ce monde a changé depuis Marx, est devenu *plus profondément* ce qu'il était déjà, c'est précisément ce dont a su rendre compte la théorie critique du spectacle; et les récupérateurs, qui bon gré mal gré sont sur son terrain, pour la neutraliser, lui accordent d'ailleurs bien volontiers d'être marxiste. A leurs yeux, c'est même son principal défaut, la regrettable attache au passé qui l'a empêchée d'être aussi moderne qu'elle aurait Pu l'être, avec un peu plus d'audace ; le genre d'audace dont l'éhonté Lyotard formule excellemment le programme

« Nous n'avons pas à quitter la place où nous sommes, à avoir honte de parler dans une université "payée par l'Etat".. » Et il est bien vrai que pour toute une génération d'inteilectuels salariés, le marxisme pétriflé n'a jamais été que la forme de leur mauvaise conscience, qu'incarnait le P. C. F. pour les pires ou un groupuscule comme « Socialisme ou Barbarie » pour de plus honnêtes. Maintenant ils veulent jouir de leur « place », sans honte; mais comme leur place est honteuse, leur jouissance est simulée, et les pauvres raisons qu'ils se donnent grossièrement publicitaires. Car la vertigineuse nouveauté dont ils font sans cesse l'article, qui doit démoder Marx et la dialectique, la théorie, l'histoire, et le prolétariat en prime, on n'en voit bien

sftr jamais la couleur ils sont comme toutes les marchandises modernes dont ils veulent jouir « sans honte », ils font plus de bruit que d'usage.

Certes tous les récupérateurs ne sont pas aussi *avancés* que Lyotard dans l'approbation décomposée. Mais même si leur surenchère à la démission est moms avouée, il est comique de voir que leur mépris du temps historique glorieusement affiché leur interdit, quand il y a lieu, l'usage spectaculaire de ce qu'ils ont Pu faire eux-mêmes de quelque peu novateur on sérieux, et qui est pourtant précisément ce qui les a *qualifiés* comme récupérateurs. S'étant ralliés inconditionnellement à la falsification dominante de l'histoire des idées, ils ne peuvent méme plus maintenir la vérité sur l'histoire de leurs idées, à eux. Ainsi Castoriadis doit-il se préfacer luiméme longuement pour expliquer que les textes qu'il exhume sont bien dépassés par ses plus récentes découvertes ; il n'a pas grand mal à persuader le lecteur de l'inintérêt présent de son ancien ultragauchisme, mais pour ce qui est de ses recherches ultérieures il en a plus pour

les singulariser par rapport aux vulgarités à la mode, singularité qu'il proclame selon la technique du diktat publicitaire du genre « OberPils Pression la bière pression en bouteilie ». C'est aussi Lefort s'esbaudissant bruyamment devant l'écho affadi de thèses qu'il soutenait avec plus de fermeté dans des temps plus difficiles, et faisant mine de découvrir dans les inconsistantes velléités d'un quelconque 22 Mars ce qu'il avait su avant, et mieux. Ou encore « Ratgeb » (ex-Vaneigem), qui lui ne range pas au musée l'histoire et la révolution, il en cause d'abondance, mais simplement toute analyse critique à ce sujet, bien géné pour dire quoi que ce soit de l'I.S. et de ce qu'il y a fait. On ne s'étonnera donc pas que la pratique du pseudonyme fasse rage chez ces pseudopionniers, marchandises avariées qui veulent faire illusion en changeant d'étiquettes. Quant à Castoriadis, après la longue galerie de ses pseudonymes, c'est en revenant enfin à son patronyme qu'il pense accéder à la nouveauté.

Le récupérateur traite la seule matière première que cette société n'épuise pas mais accumule toujours plus massivement l'insatisfaction devant ses résultats désastreux. Mais n'étant luimême qu'un fragment dérisoire de ces résultats désastreux, il la traite de manière insatisfaisante. Son public est donc très exactement composé par ceux qui peuvent faire semblant de se satisfaire de ses l ausses audaces, comme ils font semblant d'être satisfaits par toutes les marchandises qu'ils consomment les cadres, qui veulent aujourd'hui, comme n'importe quel Lyotard, posseder à la fois le bonheur de la soumission et le prestige du refus. Et leur bonheur est aussi faux que leur refus, et aussi mal simulé. Mais si le récupérateur pense pour les cadres, il n'est lui-même qu'un cadre qui pense, c'est tout dire.

Ainsi, comme ces cadres petitement privilégiés qui, entre autres maiheurs, roulent tous les soirs dans les mêmes embouteillages pour sortir de Paris, mais font mine de croire qu'ils supportent cela pour retrouver quelque chose qui ressemble a une tranquille solitude agreste, les récupérateurs sont aussi peu convaincants que convaincus dans leurs bruyantes prétentions à l'originalité. Se retrouvant tous dans la même colme inflationniste où les remises en question radicales et audacieuses poussent par douzaines en une nuit comme des champignons, chacun feint de croire qu'il s'aventure en solitaire dans ses hérolques investigations, et d'ignorer que n'impone lequel de ses collègues utilise la méme technique du questionnement échevelé, toujours très intrépide pour bouleverser le passé et l'avenir, et tout à fait muet sur sa morne soumission présente. Mais la réelle saturation du marché leur fait connaltre mieux qu'à quiconque leur véritable condition de besogneux grattepapiers leurs ouvrages ne s'achètent pas.

Ficelles usées du questionnement et grossissement arbitraire des détails en guise de nouveautés, chacun se doit d'avoir son truc comme image de marque, scion la même logique marchande qui a dans l'an commencé par valoriser les peintres à la facture aisément identifiable pour les imbéciles qui se piquent d'être connaisseurs Modigliani ou Utrillo , pour qu'ensuite la production picturale ellemême s'aligne sur ces techniques de vente et sur ce public Buffet ou Mathieu, et la suite. Ainsi, comme il faut tout de même prendre la nouveauté là où elle se trouve, la récupération procède en isolant un aspect de la critique révolutionnaire, propre à être figé en nouveau système d'analyse (Lefèbvre lanca la technique avec la critique de l'urbanisme) ; mais méme comme fragment coupé de sa relation dialectique à la totalité le récupérateur ne sait pas utiliser ce qu'il récupère ces gens pour qui tout objet doit servir à des exercices de style public aboutissent bien sùr par cette activité formelle à un contenu inversé ; tandis que de son cote ce contenu inversé impose à la forme le cachet de la trivialité.

Sur le marché de la récupération aussi chaque marchandise lutte pour ellemême, proclame l'insuffisance de toutes les autres, et c'est ce en quoi elle peut même énoncer quelques vérités, comme la publicité d'une marchandise le fait fréquemment sur ses rivales. Mille récupérations de détail s'affrontent ainsi dans une mêlée comique. L'un a l'imaginaire, l'autre le libidinal, chacun a son dada. Et si ce n'est pas la « société théâtrale » qui nous domine, ce doit donc étre le « discours du pouvoir », a moths que ce soit le fardeau de la pensée grecque, qu'ont roulé jusqu'à nous Hegel et Marx. D'une manière ou d'une autre, tout ce beau monde s'insurge avec prolixité contre la « tyrannie du discours », et dénonce l'autoritarisme sousjacent à toute activité intellectuelle (jusqu'à Ratgeb qui déclare périmée l'analyse théorique). Mais les bonimenteurs de l'impensable sont tout simplement *illisibles*.

Dans cefle inflation liquidatrice se taillent évidemment la part du pion (.< Un pion pourrait se faire un bagage littéraire en disant le contraire de ce qu'ont dit les poètes de ce siècle ») ceux qui, moths soucieux de sauver les apparences, prouvent froidement la supériorité de leur camelote par le fait qu'eile n'a rien à voir avec une pensée rationnelle. Et sur ce fumier de l'inconscience gbrifiée, tous les néocurés la ramènent, d'Illich au gluant Clavel, en passant par cet espèce de 22 Mars de la religion qui évangélise informellement à partir d'un cloaque nommé Taizé.

Pour descendre un étage en dessous dans le carriérisme à la petite semaine, il faut noter la reprise de diverses *techniques* mises au point par la critique révolutionnaire, utilisées ici comme procédés sans contenus, comme maniérismes à la mode le

détournement, pour exploiter encore un peu le vieux filon littéraire, tel que peut le pratiquer jusqu'à une radure maoïste comine Sollers l'insipide vulgarisation de la vieille blague du « comics subversif » ; le film soustitré à la Viénet (soustitrer n'est pas détourner) ; ou encore la mise en scène feuilletonesque de certaines *attitudes* nonconformistes dans la production littéraire de série, de Manchette à Guégan.

C'est que la concurrence est rude pour se tailler une place sur le marché de la récupération. Tout le monde n'a pas un passé à négocier, et de toute façon cela s'use vite en ces temps d'inflation que relance encore l'afflux toujours renouvelé d'apprentisrécupérateurs, attirés par le pea de qualification nécessaire. Cette nouvelle génération dont nous voyons les lamentables commencements entre dans la carrière lorsque ses ainés y sont encore, mais comme on a vu, cela ne constitue pas un obstacle bien consistant ; et la surenchère à l'extrémisme ne nécessite pas de grands moyens intellectuels. Ainsi n'importe quel blancbec, qui n'a jamais été nulle part, affirmera nettement qu'il en est bien revenu les grandes illusions révolutionnaires, c'était bon du temps de son enthousiaste jeunesse, vets 1969. Maintenant il voit plus loin. C'estàdire qu'il veut rentabiliser au plus vite le petit capital poli ticoculturel qu'il s'est constitué pendant cette glorieuse jeunesse, et que la devaluation menace fort ; il considère déjà comme un exploit suffisant d'être resté campé flèrement depuis pas mal d'années dans sa pose révolutionnariste, d'avoir pauvrement vivoté à l'écart des places dont il pense qu'on brûle de le pourvoir, dans l'édition ou ailleurs. L'heure de la récompense a sonné: en bref il veut réussir, et vite. Mais comme tant d'autres ont consommé du regard les mémes livres que lui, et en font le même usage, il faut qu'il se distingue c'est ce dont il est bien incapable. Il ralliera done un des truquages à la mode, à moms qu'il ne se rabatte sur un purisme marxologique propre à le faire accéder Rubel se fatigue , avec un peu de vernis d'érudition, à quelque tâche subalterne dans l'édition. Et si ce n'est pas du bordiguisme qu'il vous faut, vous aurez de l'Ecole de Francfort.
Plus que partout ailleurs, c'est parmi cefle nouvelle vague de récupérateurs qu'on parlera avec indignation de la récupération, avec la rancur d'un public d'avantpremière qui voit généralisée partout la vogue spectaculaire dont il a été le pionnier. Que la récupération confusionniste soit le produit d'un mouvement réel, luiméme encore confus, et que ce soit du devenir de ce mouvement et de l'issue de ses luttes que dépende en dernier recours le sens de mots partout galvaudés, voilà ce que ces gens sont plus incapables de comprendie que n'importe quel bureaucrate syndical, eux qui n'ont jamais d'aucune maniere connu la réalité de ce mouvement, mais ont seulement spéculé aveuglément sur sa réussite sans problèmes: soit comme réussite instantanée d'une révolution totale qui viendrait les sauver de leur médiocrité, soit même comine réussite dans le cadre de la société existante, sous la forme d'un role prestigieux suscitant indéfiniment l'admiration étonnée du quidam, et en prime quelques subsides pour se perpétuer.

Leur enthousiasme théoricien commence généralement par cette évidence que l'I.S. a été de son temps, qui est passé, et atteint son paroxysme avec la découverte qu'euxmémes doivent done étre meilleurs, c'est historiquement garanti, puisqu'ils viennent après, qu'ils ont cette grande et unique qualité. Pour faire connaltre cette bonne nouvelle, comme us sont le plus souvent incapables d'écrire le livre dont ils révent, ils profiteront d'une préface à un auteur quelconque, prétexte à passer en contrebande leurs petites analyses. Fante d'être auteurs à part entière, ils trouvent fadilement de l'emploi dans l'emballage érudit, non qu'ils soient érudits, mais les éditeurs, qui veulent maintenant tous profiter da nouveau marché du livre révolutionnaire, sont en général si ignorants en ces matières qu'ils doivent bien s'en remettre à ceux qui proposent leurs services. Mais que peuvent dire du passé, sans même parler du présent, des gens sans avenir ? Cependant ils ne s'intéressent pas vraiment à ce passé, tout juste comme occasion pour placer leurs marottes de sectaires sans sectes, et, juchés sur des cadavres, régler sur le ton d'oracle de l'infaillibilité scientifique quelques questions en suspens ils doivent an moms donner leur avis sur l'histoire des luttes de classes des origines a nos jours, les moyens et les buts de la révolution communiste, et la véritable nature du capitalisme moderne. S'ils parlent de ce qu'ils préfacent, c'est pour le déprécier voilà leur manière de dire qu'ils font un travail de larbin, mais qu'ils valent mieux. Le sommet étant atteint par l'ahurissant Guégan, du temps où il s'essayait encore à la théorie, qui concluait d'absurdes « thèses » infligées au lecteur de Darien par trois lignes d'indications biographiques sur celui-ci, superbement précédées d'un « car enfin c'est de lui dont il est question ».
La petite science dont font montre ces néophytes est assurément très défraichie, mais il faut leur accorder que ce qu'ils cachent n'est guère plus original, la forme s'accordant ainsi parfaitement au contenu. L'existence n'est en effet pas nouvelle d'une sousintelligentzia employée aux postes subalternes de la manutention et de la distribution de valeurs culturelles produites par d'autres. Mais aujourd'hui la *désertion* de la création et de la pensée libre, qui trouvent à s'employer plus pleinement contre cette société et sa culture, et l'énorme création d'emplois pour gérer ce vide et le dissimuler, font que cette piétaille à l'arrogance ignare se trouve en mesure d'assurer la relève dans le management de toutes les anciennes spécialisations en ruine. Et les plus hardis pensent arriver encore plus vite en empruntant le raccourci que constitue cette spécialisation moderne de représenter la pensée critique. En l'absence de tout critère de valeur, il leur suffit pour se distinguer de mettre du nouveau sur le marché. Mais pour cela tout leur manque, à eux qui ont été instruits et formés selon les normes de l'approbation et du conformisme.

Dans les sept dernières années on a développé parmi les récupérateurs plus d'idées qu'il n'en faudrait pour sauver le vieux monde, si ces idées pouvaient seulement se constituer en idéologie d'un aménagement quelconque; mais pour cela encore faudraitil faire l'idéologie du mouvement révolutionnaire réel, savoir lui formuler de fausses perspectives et des buts partiels

qui lui dissimulent la totalité de son sens et de son projet. Nos récupérateurs en sont bien incapables ils savent seulement affirmer l'impossibilité et l'inutilité de la révolution sociale, que les masses malencontreusement assez abusées pour la désirer feraient miewc de remplacer sans tarder par l'adhésion à leurs débiles gimmicks (ce répugnant peineàjouir de Lyotard ne vatil pas jusqu'à écrire que « la supplique insensée des masses » n'est pas « Vive la Sociale », mais « Vive la libidinale »). Quant à soutenir (au sens du *supporter)* comme Ratgeb la possibilité immédiate de la révolution, et sous la grotesque apparence de gymkhana autogestionniste qu'il lui prete, cela revient exactement à la même irréalité.

C'est en fait qu'il ne s'agit aucunement d'un processus d'aliénation idéologique, lié organiquement au développement de la lutte révolutionnaire, comme sa fausse conscience, mais de veiléités d'idéologie qui rejoignent directement l'émiettement des valeurs dans le spectacle, parce que ceux qui en sont porteurs y trouvent de l'emploi sans avoir à suspendre leurs carrières d'idéologues a un changement quelconque des conditions existantes. Pour qu'existent des idées révolutionnaires, il faut qu'existe une classe révolutionnaire. Mais la classe révolutionnaire moderne, le prolétariat, n'a pas d'idées révolutionnaires qui soient à lui en dehors de la conscience de son action tant qu'il ne les ramène pas à lui par la reprise de sa lutte, eiles mènent leur existence indépendante dans la sphère de la culture ; c'estàdire prises en charge, ou plutôt *exploitées* comme le prolétariat lui-même, par les intellectuels spécialisés. Et la condition faite dans une société à ces intellectuels détermine leur emploi des idées révolutionnaires, et leurs illusions sur cet emploi. Dans des conditions historiques différentes, cela donne le boichevisme ou les récupérateurs dans la culture spectaculaire disons que c'est affaire de *débouchés.* Aujourd'hui ces salariés de la culture qui en d'autres temps auraient été sociauxdémocrates ou bolchevilcs n'ont plus besoin d'illusions révolutionnaires, et ainsi les plus cyniques en arrivent tout naturellement à proclamer que le besoin révolutionnaire n'est qu'une illusion.

Plus encore que pour les débris du vieil ultragauchisme remis en piste par le retour visible de la révolution sociale en mai 1968, alors qu'ils vieillissaient dodilement dans l'Université ou la psychanalyse, la veule soumission aux misérables conditions d'emploi qui leur sont offertes de ces intellectuels peu qualifies que produit en masse le système actuel d'éducation s'explique par l'absence d'un employeur qui satisfasse mieux et en même temps leurs aspirations corporatistes et leurs illusions extrémistes c'estlìdire un parti hiérarchique dont ils gèreraient l'idéologie révolutionnaire. Ce qu'il reste de sectes gauchistes ne peut satisfaire que les plus bornés, qui souvent d'ailleurs après avoir jeté leur gourme dans la gesticulation activiste rejoignent sagement le P. C. F., lequel peut du moms leur offrir de participer dès maintenant à la gestion de cette société, dont il soustraite déjà de nombreux secteurs dans la culture. Mais pour ceux qui, en matière d'illusions révolutionnaires, sont tout de méme plus exigeants et modernes, et dont les prétentions sont moins réalistes, il ne leur aurait pas falla moms qu'un *siluationnisme de masse* à diriger pour étre satisfaits. Et ils ne l'ont pas cu. Certains ont bien tenté de l'organiser par euxmémes, mâtiné de conseillisme pour la circonstance, mais ils se sont vite découragés. Les consommateurs de pointe des images révolutionnaires ont donc été au travail, et pour beaucoup d'entre eux c'est bien évidemment dans l'organisation et l'élargissement d'une telle consommation qu'ils se sont embauchés. Mais pour la production ils ont plus de problèmes, comme on a vu.

Tous les imbeciles pourfendeurs et défenseurs du marxisme, ergotant a n'en plus finir sur mille détails inintéressants, ne disent mot de la seule vérité critique sur la question, qui touche de bien trop près à leur propre fonction sociale : le mouvement ouvrier aliéné, et au plus haut point la social-démocratie allemande, avait reproduit et institué bureaucratiquement la division da travail existant à l'intérieur de la classe dominante, entre les idéologues qui élaborent l'illusion que cette classe se fait sur elle-même, et ceux qui en sont les membres actifs mais ne comprennent leur propre action qu'à travers ces idées et ces illusions.

La récupération du marxisme, modèle de toute récupération à venir, n'a pas d'autre base que cet abandon aux savants de la tâche d'exprimer les positions prolétariennes, et done de les exprimer *scientifiquement,* dans le langage dominant de la société ; les erreurs ou les faiblesses dans la théorie de Marx étant tout à fait secondaires en regard de cette séparation d'avec le milieu pratique où elles pouvaient étre corrigées.

La récupération ne peut traiter avec une certaine efficacité que ce que la conservation idéologique a déjà *refroidi.* Dans un monde où le spectacle a réalisé la représentation artistique du vécu individuel et la représentation politique de la vie sociale dans un même monopole de l'explication unilatérale, la théorie révolutionnaire a dù apprendre à calculer chaque fois sa relation toujours mouvante aux forces négatives dont elle formule le programme, pour ne jamais en devenir la représentation écran ; se maintenir *en fusion* dans le processus de sa rencontre avec la pratique a sa recherche, pour ne jamais servir de base à quelque autorité scientifique que ce soit. (A ce sens on peut bien dire avec Lautréamont que « dans la nouvelle science, chaque chose vient à son tour, telle est son excellence ».) C'est dire que cette théorie est produite par des individus déterminés, des individus qui se sont déterminés euxmêmes en luttant pratiquement parmi les ennemis irréconciliables du spectacle, et en admettant d'être absents là où ils sont absents. Et on voit donc bien où leur bat blesse toutes les bétcs de somme intellectuelles qui voudraient continuer à disserter sur leur misère, à s'entrequestionner sur les moyens d'en sortir, alors qu'il fallait tout simplement ne pas y entrer.

Ainsi la récupération n'est pas un problème intellectuel, qui pourrait étre tranché par une redéfinition dogmatique des concepts critiques et encore moms littéraire, renvoyant à une exigence abstraite d'invention permanente dans le langage (cf. l'échec du surréalisme), mais une question éminemment pratique, qui n'est pas distincte de la tâche des révolutionnaires d'aujourd'hui d'organiser une communication prolétarienne autonome.

De tout ce qui précède, il faut conclure que le récupérateur moderne ne fait que s'agiter bruyamment à l'intérieur d'une

contradiction insoluble, assurant la relève de cette pensée da spectacle entièrcment eonditionnée par le fait qu'elle ne peut ni ne veut penser sa propre base matérielle dans le système spectaculaire, il doit en même temps rendre compte de la faillite de ce système, et du mouvement historique qui le dissout. Ainsi ce qu'il récupère, il ne peut rien en dire pourtant il ne peut parler d'autre chose. Et voilà pourquoi le récupérateur be.aye. De l'irrationnalisme affiché de la néophiosophie universitaire aux songeries de rationalisation impossible de la néoéconomie écologique, cest le même bruitage confusionniste sans conviction, qui n'assourdit que ceux qui le font. Ce qui n'a jamais été rationnel a simplement perdu les moyens de le paraltre.

Le récupérateur formulant comme *programme* l'autogestion de l'aliénation, socialement (Attali, les penseurs P.S-C.F.D.T., etc) ou individuellement (Lyotard et tous les rabacheurs du désir), ne fait qu'exprimer la *nostalgie* d'une intégration qui a déjà échoué l'initiative des travailleurs faisant marcher le système contre ses propres règles, ou la poursuite du plaisir dans la consommation spectaculaire. C'est l'essence, devenue consciente d'ellememe, de la société actuelle et de l'homme de maintenant, le dernier argument que la société actuelle puisse opposer à sa transformation révolutionnaire, la fine fleur de toute théorie au sein de la bétise régnante. Mais déjà que ce qui allait de soi, comme compromis quotidien avec ce qui existe, ait ainsi besoin d'être démontré et propose comme but à atteindre, vollà qui en dit long sur la perte de contrôle des pouvoirs sur la vie rédile prolétarisée.

Le faux alarmisme des discours apocalyptiques tente de conjurer la catastrophe inconnue qui vient par l'image de la catastrophe connue (crise économique) ou totalement irréelle (cataclysme écologique) le spectacle remâche ainsi la nostalgie de sa verte jeunesse totalitaire, dont tous ses média plantent le décor. L'abondance marchande s'écroulant, il s'agit de modifier la composition organique de l'illusion moms de matière, et plus d'idéologie. Ailleurs qu'au Portugal également « ce n'est plus le stalinisme qui se décompose, mais la société qui, en se décomposant. devient stalinienne ». Et ce peut être au besoin, coinme « nationalécologisme », un stalinisme sans staliniens. Mais tout cela n'est encore que rêve bureaucratique auquel tous les moyens manquent.

En règle générale on peut dire que pour un Etat, lorsque se dérobe la réalité du pouvoir, c'est jouer un jeu dangereux que de vouloir en retenir les apparences ; l'aspect extérieur de la vigueur peut quelquefois soutenir un corps débile, mais le plus souvent il achève de l'accabler. Les Etats modernes sont tout particulièrement enclins ii tomber dans cette erreur, parce que le pouvoir des apparences a longtemps suffi à leur garantir la paix sociale. Absolument corrompus par leur expérience du mépris de la réalité, et de la réussite passagère de ce mépris, ils croient pouvoir éviter la corde en niant l'existence du chanvre.

Mais à propos de chanvre justement, on sait que les petits intermédiaires de la vente de drogue sont eux-mêmes la plupart du temps des intoxiqués, à la différence de ceux qui en tirent des profits plus substantiels. Il en est de méme pour nos petits détaillants de la drogue spectaculaire la déformation professionnelle frappe plus que tout autre le professionnel de la déformation (et voilà au passage pour la question académique de leurs illusions subjectives personnelles). Tandis qu'il existe sans doute parmi les spécialistes de la répression des gens assez lucides sur la gravité de l'actuelie crise sociale, les salariés de la culture et de l'information spectaculaire entretiennent plus que quiconque des illusions sur leur propre bluff et trouvent un motif de réconfort dans les images d'aménagement réformiste et de nouveauté euphorique qu'ils produisent euxmémes en série. Les habitudes de leur métier, encore accentuées par les effets d'un long monopole indiscuté, les ont rendus peu capables de mesurer le réel et le vrai. Ainsi les endormcurs se sont endormis euxmémes, comme ce cameraman qui au Chili filma jusqu'au bout le soldat qui le mettait en joue et lui tirait dessus, sans réaliser, comme on dit, que cette image pouvait avoir quelque conséquence extracinématographique sur sa propre vie.

L'activité des récupérateurs s'inscrit entièrement dans ce cadre de la poursuite mécanique du monologue spectaculaire c'est le même mépris de la réalité, qui croit pouvoir parler de tout sans conséquences, parce qu'il a acquis son droit de parler dans l'organisation existante de la culture du fait de ne tirer aucune conséquence de ce qu'il dit. Des recettes pour les marmites du futur d'un Ratgeb à celles d'un Attali, il n'y a qu'une très faible variété d'esbroufe dans l'impuissance faussement enthousiaste l'un tire des plans pour une révolution *déjà présente* dont il ne peut rien dire et qu'il ne salt même plus *approuver,* l'autre pour une contrerévolution *d'anticipatiozz* qu'il ne sait pas par où commencer et qu'il ne peut même pas nommer.

La récupération dévalorise les idées révolutionnaires, mais elle les dévalorise en tant qu'idées séparées ; elle les fait vieiUir en accéléré, et simultanément leur oppose ses impuissantes prétentions de nouveauté. Pourtant ce qui reste jeune dans ce monde vieilli, c'est le projet de leur emploi pratique cohérent, dont les contorsions récupératrices ne font que préciser *a contrario* les nécessités.

Il n'est pas jusqu'au mot communisme qui n'ait encore tout son sens *devant lui* les prochaines révolutions sauront l'arracher aux staliniens, comme la révolution portugaise a déjà commencé à le faire.

*PETIT DICTIONNAIRE DES GRANDS HOMMES DE LA RÉCUPERATION*

**AVERTISSEMENT**

Tant qu'il en est encore temps, il me prend envie de faire le dénombrement des grands hornmes de la récupération égaiernent méritants, us ne sont pas tous égaiernent célèbres ; et c'est peutétre le seul hommage digne d'eux que de rassembier leurs noms et de confondre leur gioire. Notre temps est si ingrat ! Il jouit tranquillement de ce qu'on fait pour lui

et ignore souvent ses bienfaiteurs ! Il faut done le forcer à la reconnaissance, en lui présentant le tableau de nos héros récupérateurs, et en lui tracant leur caractère et leurs exploits. Je vais l'essayer avec toute la patience qu'exige ce travail, mais la rnatière est si vaste qu'il eùt été vain de prétendre à l'exhaustif : il s'agira done plutôt d'une collection d'échantillons, où du moms je pense n'avoir négligé aucune des principales espèces apparues à ce jour. laissant seulenient le classernent des sousespèces, hybrides et aberrations diverses en pâture aux nombreuses vocations scientifiques que cette uvre de pionnier ne manquera pas de faire naltre. Et si, par égard pour le lecteur, j'ai été obligé de faire un choix parmi tant de sommités de la pensée rampante, ceux que je ne nommerai point ne m'en devront pas moms de reconnaissance et la conscience de leurs mérites les consolera aisérnent de l'oubli.

Ce dictionnaire caractérise donc successivement : un penseur d'Etat (Attali, le Fléau-du-Spectacle), un résidu ultragauchiste (Castoriadis, le Jobard-de-l'Imaginaire), un structuraliste ramolli (Foucault, le Cave-Illégaliste-en-Chaire), une balayure d'université (Franklin, le Désagrégé-de-Philosophie), un gauchiste en voie de liquéfaction (Glucksmann, le Bouseux-de-l'Antimarxisme), un arriviste quelconque (Guégan, le Rejeton-de-Godard-et-du-Chablis moustille), un professeur de décomposition (Lyotard, le Jouisseur-du-Positif), et enfin un vaneigemiste attardé (Ratgeb, le Toast-Racorni-du-Conscillisme-Evangélique).

On n'a jamais lu un dictionnaire de suite, l'ordre aiphabétique s'y oppose : ainsi les lecteurs qui voudront parcourir cette galerie tout d'une haleine en seront bientôt punis, l'accumulation de ces notices dégageant une assez fastidieuse impression de diversité sans contenu ; et c'est en quoi elles sont le plus ressemblantes. Du moins me suis-je souvenu que la brièveté est aujourd'hui la forme de respect la plus appréciée du public.

**ATTALI Jacques**

Dans ses ouvrages successifs *(L'anti-économique* avec Marc Guilaume, mais surtout *La parole et l'outil), comune* dans les innombrables interviews, colloques, entretiens et tables rondes où il a couru étaler son idiotic multidimensionnelle, Attali s'est imposé sans contestation possible comme un des types les plus représentatifs de la pseudoscience tapageuse qui, dans la France d'aujourd'hui, se pousse partout au premier plan et tente de couvrir le silence de sa mort du fracas de sa camelote extra. Etudiant d'élite originellement programmé en économie, mais se trouvant pour son maiheur mis sur le marché dans une époque où cette technique de régulation et de contrôle de la domination capitaliste voit ses moyens s'avérer grandement insuffisants, Attali a eu l'habileté de penser à se recycler, et l'ambition de penser le recyclage d'autres déchets comme lui. De cette discipline qu'il continue pourtant d'enseigner, il proclame hautement la faillite c'est en cela qu'il est moderne et méme qu'il s'agit plus profondément de la faillite *qualitative* du monde dont l'économie politique mesurait et réglait la reproduction élargie. Et en cela il est plus moderne encore. D'autant que s'il parle de l'impuissance des dirigeants, de la fin du capitalisme et d'un certain nombre d'autres sujets d'affliction pour tous les larbins économistes, il n'a pas la balourdise de se contenter de présenter le peu crédible mitterandisme, dont il est par ailleurs une des têtes pensantes, comme la solution à tous ces maux. Son projet affirmé est plus ambitieux « la prise de conscience des limites physiques de la production marchande doit faire découvrir d'autres infinis, ceux de la créativité de tous les hommes. »

Void done lâché le fin mot du programme d'Attali « l'hoinme, le capital le plus précieux ». Et il se propose pour en gérer la mise en valeur. Il n'est pas le seul. Ainsi, au moment où, a travers son faux langage, c'est sur tous les détails de son paysage aujourd'hui en ruine que l'économie marchande doll passer aux aveux, et reconnaitre n'avoir aucunement enrichi les pouvoirs des hornmes, quoiqu'appauvrissant certainement la nature, et pas seulement en soussol, elle tente encore de récupérer par le terrorisme de la pénurie l'adhésion qu'elle avait obtenue par le terrorisme de l'abondance, et qu'elle a perdue irrémédiablement. Ce n'est chez tous les dirigeants que soudaine sofficitude pour « la créativité de tous les hommes », appelés a remettre ça un dernier coup, cette fois ce sera le bon Attali nous le promet, avec la découverte de quelques infinis.

En somme tous les faux besoths produits a la chalne par la dictature de l'économie se concentrent maintenant dans le faux besoin de l'économie elleméme, qui ne va plus de soi, et doit done étre impose. Ainsi faut-il « un projet politique plus enthousiasmant que celui auquel renvoient la plupart des théories économiques des deux siècles passés », comme l'écrit Attali, après avoir audacieusement remarqué « que le système marchand devient, s'il sert le capital », — mais que pourrait-il servir d'autre ? — « l'obstacle au développement. »

Pour ce qui est de susciter l'enthousiasme des masses, l'apôtre du système marchand sans capital peut repasser : quand il s'essaye à l'utopie, il est triste comme un Cabet transistorisé plus encore que comme un Fourier châtré. Il s'extasie sans vergogne sur ces avant-goûts des joies futures d'une société libre que constituent à son sens l'autoradio et les pseudojeux auxquels elle permet de participer. Après un tel début dionysiaque, on est tout de méme rassuré sur le bouleversement grandiose qu'il préconise en apprenant que l'Etat, pas plus que la marchandise, ne sera aboli pour si peu (c'est là où Mitterrand montre le bout de l'oreille). Et lorsqu'il se vent visionnaire, n'écritil pas que l'homme de l'avenir, si tout se déroule scion ses plans, sera « un homme ultrainformé, couplé à des machinesmémoires effectuant pour lui les manipulations cybernétiques sémantiques ». Et Attali broutera des cartes perforées. Mais pour l'heure l'IBM sur lequel il s'était branché pour écrire son dernier ouvrage devait avoir le vague à l'àme, déprimé sans doute par la ridicule apparence de son appendice humain, car son information a de curieux ratés, et sa mémoire flanche.

Attali questionne à tout va (« la communication, mot si vague et problème si mal connu », « l'analyse de la relation reste aujourd'hui le mystère méthodologique à peu près absolu, peutetre sans solution » c'est le *dialogue* que l'imbécile a

rebaptisé « relation » , « on salt peu de choses sur l'inégalité », etc.), mais il a beau couvrir ainsi de quelques infinis sa créativité très limitée, on en sait toujours trop sur l'inégalité des sources où il abreuve son indigence intellectuelle. Certes il tire a la ligne en entassant tous les procédés éculés du prêtàporter de la pensée le calembour digne de l'almanach Lacan, les néologismes ineptes façon Barthes, la biologie à la Morin ; et il cite n'imporle comment n'imporle qui parmi ceux qui écrivent n'imporle quoi (il a ainsi appris de Lyotard que « l'homme est l'ceuvre de ses ceuvres » pauvre Lyotard ! Pauvre Attali !). Mais une fois sa prose débarrassèc de tout ce fatras d'emprunts maiheureux, que resteraitil sinon la laborieuse réécriture, une de plus, d'un grand nombre de banalités journalistiques saupoudrées de vulgarisation scientifique, graphismes et schémas à l'appui? Aprés 114 pages de ce lamentable suspense, Attali abat enfin sa carte maltresse, sa prophétie sociale « Mais de plus commence maintenant une troisième époque dans le processus explosif » j'ai épargné au lecteur les deux premières, et quant au « processus explosif » il s'agit simplement du développement capitaliste « celle où les mégaoutils ne sont pas matériels mais informationnels, oli l'homme est réprimé sans violence, voici le temps de la *répression passive* de la relation, de la *société du spectacle ». Il était temps qu'il prenne les idées là où elles se trouvent, il lui restait encore à écrire la moitié de son livre*.

Nous avons ainsi découvert le talisman théorique de cet Attila de la pensée éconornique, qui le fait se lancer sans crainte dans une entreprise si visiblement audessus de ses forces : voici donc un auditeur au Conseil d'Etat, professeur lì l'Ecole Polytechnique et conseiller de Mitterrand qui a lu *La Société du Spectacle*. Comme l'espèce doit tout de même en étre encore assez rare, il pense que cela suffit à le qualifier comme penseur, et même comme dirigeant. Il présente ainsi froidement son arrivisme « De fait, presque partout, les responsabilités économiques et politiques sont exercées par des hommes qui, s'ils ont jamais étudié la science économique, Font fait il y a trente ans, dans des livres écrits il y a quarante ans au moms. » Attali est situationniste au sens très particulier du Larousse : il est « contre la situation sociale qui favorise la génération en place ».

Tonte la seconde moitié du livre d'Attali n'est ainsi qu'un délayage fort mal camouflé par la piquette de son cru qu'il y mele il pane abondamment de « société théàtrale », de « projet relationnel », d'autogestion et de « processus implosif », pour finir par déclarer, cynisme du récupérateur qui se pose déjà en victime de la récupération, qu'il a conscience que toutes ces belles découvertes pourraient étre déformées par « les champions d'une forme extréme de Société du Spectacle en un *panem et circenses* planétaire. Avec moms de pain et plus de spectacle ». Gaffe, Attali, à jouer au plus fin tu Irises le courtcircuit, et tu pourrais bien finir par imploser.

Mais s'il cite à tous propos toutes sortes de livres inutiisables, il ne cite nulle part le seul livre qu'il utilise. Pourtant si, mais si c'est bien le titre, ce n'est nile texte ni l'auteur : en épigraphe à un chapitre qui n'en demandait pas tant, on peut lire que « le spectacle est le capital à un tel degré d'accumulation qu'il devient mirage ». Ainsi le capital est devenu mirage, et Attali n'est sans doute qu'un palmier en pot dans l'antichambre du Conseil d'Etat, à moths qu'il n'aboie à Polytechnique tandis que la caravane passe. C'est un incertain Guy Debré qui est crédité de cette surprenante découverte optique, dans son ouvrage La Société du Spectacle, certainement publié sous le manteau, avec un tel pseudonyme. Mais Attali, tout à coup très pointilleux, tient à donner la référence exacte de *la page* d'où jaiuit cette source de Jouvence intellectuelle, qui n'est cependant qu'un mirage au milieu du désert de sa nullité, sans doute produit par la réfraction d'une idée dans les miasmes tièdes de son cerveau.

Voilà donc comment Attali résout la contradiction da récupéraleur, qui sait bien que de méme qu'il y a des gens que l'on passe comme des ponts, ils vous mènent a d'autres puis on les oublie, son démarquage risque de ne servir qu'à faire connaltre ce qu'il récupère à ceux qui l'ignoreraient encore. Aprés cette correction typographique, qui donne en même temps la vérité de ses calembredames orthographicomodernistes ( l'erre nouvelle », « le champ du signe », etc.), on comprend mieux ce qu'il voulait dire dans son précédent ouvrage par « étudier l'homme dans sa totalité sociale, dans sa continuité temporelle, dans sa quotidienneté (suivant la voie tracée par H. Lefèbvre) ». Il ajoutait que « pour cela toutes les techniques sont utiles ». D'un coup d'un seul il a en tout cas rejoint Lefèbvre sur la voie d'une certaine continuité temporelle de la falsification en l'égalant dans la seule technique où celuici ait vraiment excellé, celle de la *coquille préfabriquée; avec ce genre d'honnéteté scientifique qui consiste à équilibrer un volume de laborieux copiage par* une ligne de citation maspérisée, assortie d'une référence estropiée où cependant le numéro de la page est exact.

Ainsi la méthode intellectuelle d'Attali n'est pas très nouvelle, et visiblement il n'est pas au fait, contrairement à son émule Mare Guillaume qui récupère maintenant de son propre zèle, du dernier raffinement en la matière, introduit par la vague des truqueurs postlefèbvristes, qui consiste à montrer qu'on connait l'I. S. et ses thèses, c'est tout de même plus plausible, mais à y faire référence sur un point tout à fait annexe et secondaire qui, dans son peu d'intérèt, laisse supposer que le reste est moms intéressant encore (ou bien récemment a reconnaltre de grands mérites à la critique du spectacle, mais sous un travestissement ridicule l'Oscar de l'éloge calomnieux allant à l'indécrottable Régis Debray revenu au foyer qui bue fort *La Société du Spectacle* d'avoir prévu dès 1967 la défaite électorale de la gauche en 1974 !). C'est par exemple le néobordiguiste Barrot, dans sa lourde compilation marxeuse intitulée *Le mouvement communiste,* indiquant en note que l'I. S. a été, « entre autres choses » dont il ne dit rien, « l'une des meilleures expressions de ce refus du mifitantisme et de ce qu'il représente et dissimule » ; pourtant ce refus da militantisme n'était pas une trouvaille de l'I.S., mais une lourde donnée de l'histoire presente, comme Barrot a bien do l'éprouver dans les sectes où il a végété. Et tout le reste, ce qu'a fait l'I. S. de ce ref us, en le renversant en projet positif ? Le lecteur de Barrot, espèce pea répandue cependant, l'ignorera toujours. C'est aussi ce Bériou, bavant maintenant en forme de postface pour le compte d'une grotesque collection « Critique de la politique », sous couverture rouge parce qu'elle est révolutionnaire a la manière de la cocotte Seb (« Qu'estce qui est rouge et qui va vite ? »), l'infame Bériou monté a Paris donc, s'aventurant jusqu'à mentionner l'i. S. à côté de « Socialisme ou Barbarie » parmi ces

groupes qui « naissent intégralement de la période con trerévolutionnaire », pour affirmer qu'ils « en sont l'expression la plus fldèle mais de façon ambigue ; ils en colportent toute i'idéoiogie, tout le modernisme et les faux problèmes liés a la contrerévolution mais, d'un autre cote, *ils mettent le doigt violemnient* sur les conditions nouvelles de la révolution à venir et se permettent d'élaborer une critique violente des théoTies existant jusqu'à eux, et ceci du point de vue évident de la contrerévolution la plus moderne, la plus près de la révolution ». Dans l'expression emberlificotée de ce jugement miflic, miraisin, un seul sentiment douloureux apparalt de façon non ambigue, c'est la haine, mal refroidie par l'cecuménisme d'arrièreboutique (« La période de reprise révolutionnaire est habitée par des gens d'origines différentes... ») pour ceux qui « se permettent » de mettre violemment non seulement le doigt mais toute la main sur les calomniateurs (cf. I.S. 12, page 101). On pourrait en énumérer ainsi beaucoup d'autres, parmi lesquels Franklin (voir plus bas, si l'on pent dire qu'il soit possible de descendre encore). Mais la palme revient encore à ce Marenssin, croquemort plus entreprenant que la moyenne qui n'attendit pas que les membres de la malheureuse « bande à Baader » soient refroidis pour donner, à l'occasion de la publication de leurs creuses proclamations marxistesléninistes, son avis sur la meilleure façon de passer *« De la préhistoire à l'histoire ».* Dans sa préface, encore une, après avoir soupesé gravement les mérites révolutionnaires de *CharlieHebdo ou* de la C.F.D.T., prete des idées à Glucksmann et découvert dans la musique pop une « percée révolutionnaire dans le domaine de l'art », il nous apprend au détour d'une note en bas de page, encore une, que « le concept de spectacle rend compte, il n'est pas opératoire ». Le mot est dur, venant d'un théoricien aussi opératoire, qui nous a prudemment précisé de son « hypothèse de travail » sur la formation d'organisations armées qu'il « serait actuellement sans objet de se lancer dans sa vérification pratique ». Mais opératoire pour quoi ? Pour se faire sa place dans l'édition en préfaçant ou post-façant des activistes présents ou passés ? On comprend bien qu'après s'être ainsi fait un nom, il ait jugé préférable d'en changer c'est maintenant ce méme Baynac qui place en postface à Sans patrie ni frontières sa littérature, dernier malheur du pauvre Valtin ; et qui y déclare froidement « je fais rééditer aujourd'hui ce témoignage », bétise du larbin qui veut se faire passer pour le patron. Attali lui, qui a tout de même plus de pouvoir qu'un tel valet de plume, se paye ce luxe démocratique-paternaliste d'associer a ses remerciements « tous ceux qui ont fabriqué ce livre : secrétaires, imprimeurs, calibreurs ». Et l'autre minable penseur à la pige veut faire croire qu'il décide de tout. Voilà bien comment nos récupérateurs sont *spectaculaires* dans tous les détails celui qui n'a pas de pouvoir fail semblant d'en avoir, celui qui en a fait semblant de le partager.

Tiens, en voilà de l'opératoire, Attali est remarquable en ceci seulement qu'il n'est pas un vulgaire produit de cette néouniversité qui forme les petits techniciens du brouillage spectaculaire, ceux qui n'ont que le pouvoir de faire du bruit, mais qu'il a suivi la filière par laquelle la bourgeoisie francaise sélectionne ses hauts fonctionnaires et ses cadres supérieurs, ceux qui devront exercer la réalité du pouvoir, dans l'Etat ou à la tête des grandes entreprises. On peut done considérer ses ouvrages comme un programme pour les plus modernes de ces dirigeants, formulant leurs tâches et les moyens de les mener à bien. C'est fort encourageant. Attali est sans doute mieux informé que d'autres, mais il ne fait de ses informations qu'un usage superficiel et tapeàl'cEil, pour se donner sans fatigue les apparences d'une pensée novatrice. Visiblement il ne croit méme pas à ses nébuleuses propositions, et s'intéresse plus à les monnayer vite qu'à les mettre en tuvre : il bade sans conviction. (Ceci dans tous les détails s'il cite Breton, il s'agit en fait d'une phrase d'Aragon dans le *Traité du style, d'ailleurs déformée ; quant à Lukács, c'est pour l'appeler Lukas. Il est vrai qu'il s'est contenté* d'extraire cette citation *d'Histoire et conscience de classe* de l'épigraphe d'un chapitre de *La Société du Spectacle,* qui lui fait décidément beaucoup d'usage.)

Ce n'est pas seulement que tous les moyens manquent pour appliquer les inconsistants projets de rationalisation bureaucratiqucécologique qui fleurissent par dizaines, mais que déjà leur formulation est faussée à la base par les règles de l'illusion sociale, car ils ne sont euxmêmes qu'expéclients à courte vue, s'attardant à aménager la carte alors que le territoire s'effondre. Si la vieille baudruche de la « solution finale » technocratique, qui n'a jamais été que la bourgeoisie se rêvant débarrassée du prolétariat, a pu réapparaltre hâtivement rapiécée, cousue de fu blanc écologique et regonflée à grand renfort d'ordinateurs, ce n'est certainement pas qu'elle soit devenue plus pratiquable elle a en fait déjà été liquidée avee le règne de la passivité dont elle formait le point d'honneur cybernétique. Il ne s'agit que da dernier bluff par la surenchère alarmiste de ce dérisoire lobby international de cadres supérieurs, idéologues de leur existence illusoire audessus des classes, qui tentent ainsi de défcndre leur emploi menacé au moment où les Etats sont fortement portés à réduire dans leur budget ce genre de frais de représentation pour soccuper exclusivement de la répression *réelle,* et non de son habillage moderniste et moralisant.

Tous ces bavardages, aussi irréels dans l'optimisme que dans le pessimisme, ont pour prémisse it leurs prospectives, prémisse extrascientifique et informulablc, la réduction it zéro de l'inconnue dans leurs calculs le prolétariat. Mais ceux qu'il faut anéantir comme prolétaires sont ceux-là mémes qu'il faut bien exploiter comme travailleurs. Vieux problème. Le stalinisme, comme on sait, est la vieille réponse à ce vieux problème. Le stalinisme est la réalité profane de ce dont l'écologie n'est que l'éloquence sacrée. Les staliniens, qui méprisent ces fadaises, le savent bien l'organisation de l'absence du prolétariat est leur travail, l'aliénation ouvrière leur propriété.

Le torrent de réflexions réformatrjces suscitées par la crise de l'abondance marchande n'a qu'un seul effet sur son objet, c'est d'accroltre encore la pénurie de papier ; ce secteur de la production travaillant ainsi comme les auflts à son propre anéantissement. La supériorité d'Attali sur le toutvenant des rengaines futurologiques est de miser, avec son mitterrandisme, sur les forces bureaucratiques qui assurent déjà le présent de cette organisation sociale. Mais de cela justement il ne dit Hen à l'instar de tous les récupérateurs, ce dont il parle, il ne peut pas le faire, et ce qu'il fait, il ne peut pas en parler.

**CASTORIADIS Cornelius**

Dix ans aprés la liquéfaction de « Socialisme ou Barbarie » dans l'éclectisme invertébré (cf. I.S. 10, Socialisme ou Planète), Castoriadis est toujours aussi ennemi de l'histoire, de la dialectique et du marxisme, qui ne l'ont pas laissé en paix comme il l'eùt désiré. Mais le malheur des temps veut que ce soit précisément la réédition en livre de poche de ses articles dans cette revue marxiste, jusqu'à la mutation finale de son principal penseur, qui lui donne l'occasion d'épancher sa fureur antimarxiste. Voilà bien l'ironie de l'histoire et de sa dialectique, car si sa résignation intellectuelle et sa soumission aux pires poncifs sociologiques avalent eu autant d'avenir qu'il le croyait, alors qu'il se ralliait inconditionnellement au confusionnisme à la Morin, cette revue serait certainement bien oubliée, et il n'aurait nul besoin du support publicitaire de son exhumation pour placer ses dernières trouvailles. Mais ces trouvailles trainent partout, et le drame de Castoriadis est que son passé reste encore plus *nouveau* que son présent de penseur. Alors qu'après de longues années, fatigue que les apparences soient contre lui, et incapable d'être contre ces apparences, il venait à peine de s'installer dans l'intégration confortable, toutes les pseudonouveautés dont il se gargarisait se sont trouvées démodées d'un seul coup par le mouvement réel dont il avait renié en bloc et joyeusement la pratique et la conscience possible et ce méme mouvement réel dont il croyait être débarrassé fait maintenant, ernie autres, qu'il y a des gens pour lire des analyses marxistes révolutionnaires du passé, et des éditeurs pour les publier.

Voilà donc Castoriadis aux prises avee le fantôme de sa pensée, qui vient lui tirer les pieds dans son douillet sommeil freudo-questionnant, et s'escrimant comiquement dans ses préfaces a rendre inutilisable tout ce qu'il peut y avoir de sérieux dans le reste du volume. Il en rajoute dans l'interrogation désarticuléc, comme si la réédition de ses cuvres complètes ne donnait pas déjà une image assez déplorable de sa course au culdesac intellectuel par la simple juxtaposition des textes mais il est vrai qu'il ne les publie pas dans l'ordre chronologique, qui du moms présenterait un certain *sens,* pour quiconque ne préfère pas le gâtisme tranquille.

« Le type d'être à quoi appartient *ce qui,* pendant dix siècles, se fait comme Rome, n'a de nom dans aucune langue et, a vrai dire, il pouvait difficilement en avoir un », écrit le vertigineux penseur, qui par ailleurs taxe Marx de pensée métaphysique, dans une de ces envolées bredouillantes dont il a le secret. Le type d'inexistence à quoi appartient *ce qui,* pendant vingt années, s'est fait comme Castoriadis. a un nom dans toutes les langues et, a vrai dire, il pourrait diffidilement en avoir un autre.

Là où la théorie révolutionnaire *fait les différences,* en les nommant, la récupération travaille à les effacer, à en valoriser de secondaires, à en désigner de fantaisistes. L'originalité de Castoriadis est d'effectuer ce travail sur ses propres anciens travaux. Bien évidemment, c'est tout d'abord la division de la société en classes qui lui paralt désormais périmée, comme à n'importe quel sociologue « La classe ouvrière, au sens propre da terme, tend de plus en plus à devenir une couche numériquement minoritaire dans les pays de capitalisme moderne ; encore plus important, elle ne se manifeste plus et ne*se pose plus* comme classe. Certes, on assiste parallèlement à la transformation de la presque totalité de la population travailleuse en population salariée ; mais qu'estce à dire, sinon précisément qu'il n'y a plus grand sens à parler en termes de classes ? » On voit le niveau, et la profondeur de l'analyse. Mais là où Castoriadis démontre brillamment sa supériorité sur la sociologie vulgaire, c'est que si le sociologue constate platement qu'il ne yoU pas le prolétariat à travers ses questionnaires et ses statistiques, Castoriadis, lui, affirme fièrement qu'il ne le voit pas *parce qu'il ne veut pas le* voir. Cela serait en effet être, comme Marx, « en servage auprès de Hegel, d'Aristote et de Platon ». Personne bien sùr n'aime être en servage, même auprès de gens aussi honorablement connus, et dont les ans ont do tout de méme user l'autoritarisme. Mais Castoriadis est particulièrement jaloux de son indépendance, visàvis du passé en tout cas. Il n'est pourtant pas un maitre, et on a vu qu'il se servait fort mal luiméme s'il ne sen personne, c'est done seulement parce qu'il ne sert à rien. Soucieux de persister dans sa farouche inutiité, Castoriadis craint donc, si jamais par mégarde il se laissait aller à théoriser, de porter atteinte à l'autonomie du prolétariat, qui en a pourtant vu d'autres, et des pires que lui. Retenezmoi En fait il se retient très bien tout seul, et piétine gaiement pendant les cent vingt pages que met cette préface à ne pas répondre à «la question de l'histoire du mouvement ouvrier », posée par son titre. Car « ce qui se nomine crainte de l'erreur se fait plutôt soiméme connaltre comme crainte de la vérité », ainsi que l'écrivait Hegel, justement.

Notre scrupuleux défenseur de l'ineffable prolétarien est particulièrement indigné par la fameuse affirmation de Marx selon laquelle « il ne s'agit pas de ce que tel ou tel prolétaire mi même le prolétariat entier se *représente* à un moment comme le but. Il s'agit de *ce qu'est* le prolétariat et de ce que, conformément à son *être, il* sera historiquement contraint de faire » (La *Sainte Famille). Il* voit là une incarnation particulièrement néfaste de « l'axiome, qui soustend toute l'histoire grécooccidentale, de la souveraineté du théoriquespéculatif ». Car d'où Marx tiretil done sa conscience de ce que le prolétariat sera historiquement contraint de faire ? De Platon sans doute, puisque dans la réalité, rien ne l'a indiqué à Castoriadis, malgré ses savantes recherches. « Où est cet « être » du prolétariat, qui le « contraindra historiquement de faire » ce qu'il a à faire ? Dans la tête de Marx ». Voilà une thèse qui dépasse toutes les thèses policières connues sur les diaboliques manigances du « Docteur rouge ». Ainsi la révolution de 1848, que le prolétariat a été historiquement contraint de faire, est sortie tout armée du cerveau de Marx. Et comme aucune révolution, armée oii pas, n'est jamais sortie du cerveau de Castoriadis, il faut en conclure que Marx est un « philosopheroi » d'une espèce particulièrement pernicieuse, qui trouve « tout naturellement » sa postérité dans le coryphée de la science révolutionnaire », dans Staline.

On pourrait rire ainsi longtemps de la prolixe nullité du personnage, mais il faut dire qu'elle se double d'une ignominie

moms réjouissante que ces fadaises grécobizantines. Déjà le « tout naturellement » qualifiant le passage de Marx à Staline est un chefd'cruvre, avee sa manière de tenir pour rien un demisiècle de luttes de classes et l'écrasement de l'ancien mouvement révolutionnaire. De son ciel antithéorique. Castoriadis ne voit de Platon à Staline qu'un seul « être », qui, quel que soil le but qu'il se représente. est antihistoriquement contraint de nous maintenir « en servage » auprès du « théoriquespéculatif ». Mais Castoriadis vint : « Il n'est pas facile de rompre avec une attitude qui, beaucoup plus profondément que dans des opinions, des influences extérieures, des situations sociales et historiques particulières, s'enracine dans ce que depuis trois mille ans, et pcutêtre davantage nous sommes habitués à poser comme être, savoir, vérité et finalement même dans des nécessités presque insurmontables de la pensée. J'ose dire que j'en pane en connaissance de cause. » Et s'il le faut, mutons ensemble Castoriadis essaye depuis plus de dix ans de s'émanciper de la pensée et de ses « nécessités presque insurmontables » s'il n'a pas avancé d'un pouce, c'est qu'il a toujours été a coté. « Trois mille ans et peutétre davantage » ne suffiraient pas à l'affranchir de son « servage », car le joug sous lequel il soupire est lourd comme ce qui lui manque. Et d'ailleurs la dialectique du maître et de l'esclave ne saurait jouer en sa faveur il est bien trop improductif.

Ce penseur en marche vers la nonpensée n'a pas à craindre de succomber en route au mal insidieux de la théorie dialectique, il est totalement immunisé par l'épaisseur de son cuir positiviste. Après avoir concédé que le prolétariat « pent latter, et lutte effectivement, contre son exploitation et son oppression », il remarque « qu'il n'était nullement nécessaire a priori que cette lutte acquière les dimensions, la puissance et les contenus qui ont été les siens ». En fait de nécessités de la pensec, le voilà du moms affranchi par cet audacicux doute a posteriori de la pensée de la nécessité. Mais sa jouissance ne doit pas rester solitaire la contingence pour tons, et Castoriadis reconnaltra les siens.

Pour le prolétariat, la suite de son histoire est à la hauteur de son peu de nécessité a priori. Cette classe « appelée à effectuer le changement le plus radical, le passage de la « préhistoire » à la véritable « histoire » », est en effet depuis plus d'un siècle, remarque avec causticité Castoriadis, « la proie d'iilusions tenaces, et manifeste une étonnante capacité de croire en des « directions » qui la trompent, la trahissent, en tons cas servent des intérêts hostiles aux siens. Et pourquoi cela changeraitil un jour? » (On se souvient que le méme, en rien ébranlé dans sa resi,nation satisfaite, notait en 1968 sous le dernier de ses pseudonymes, et pour démontrer le caractère non révolutionnaire de cette grève générale sauvage « Si l'on a ces syndicats, on ne peut avoir que 5 %, et si c'est 5 % que l'on vent, ces syndicats y suffisent » cf. I.S. 12, p. 8.) Quant au marxisme, il était prédestiné à être « l'idéologie naturelle de la bureaucratie » ; et « qu'il s'agisse là d'un marxisme « déformant » la pensée de Marx n'a absolument aucune importance (même si cela était vrai, ce qui n'est pas le cas) c'est cela, le marxisme historique effectif, l'autre n'existerait au mieux qu'entre les lignes de quelques textes ».

On voit que le nonpenseur est assez hégélien à sa manière, dans sa glorification de *ce qui est* arrivé il remplace simplement l'autoproduction de l'Esprit par celle de sa propre petite absence de pensée. Tout y mène, mais rien n'en vient après avoir ainsi arpenté son placard intellectuel il lui faut jouer des coudes, car il y a foule , Castoriadis veut encore poser au révolutionnaire, et finir sur une note lyrique « Le projet révolutionnaire est devenu tel qu'il n'aura ni sens, ni réalité, si l'écrasante majorité des hoimnes et des femmes qui vivent dans la société contemporaine ne parviennent pas à l'assumer et à en faire l'expression active de leurs désirs. Il n'est pas de sauveur supréme, et aucune catégorie particulière n'a en charge le sort de l'humanité. » On a là le procede typique du sociologue semigauchiste qui d'un cote affirme le prolétariat dissout par les subdivisions hiérarchiquessalariales infinies que produit le capitalisme moderne (« L'interrelation de tous les aspects de la vie sociale et des problèmes que sa transformation poserait exclut que l'on puisse définir un point central et souverain, qui dominerait tous les autres. Accepter l'idée d'un tel point, et l'identifler à la production et au travail, c'est la métaphysique marxiste, etc. »), mais qui de l'autre veut tout de même parler d'un « projet révolutionnaire », qui ne serait pas très concrètement inscrit dans les conditions d'existence de « l'écrasante majorité des homines et des femmes qui vivent dans la société contemporaine », mais existerait en dehors d'elles, aussi nébuleux que Castoriadis luiméme, et que ses déclarations d'intentions révolutionnarjstes.

Le prolétariat n'est bien sùr qu'une « categorie » pour l'idéologue dont la spécialisation professionnelle consiste à manier de telles « catégories », que la logique de l'inversion le mène bien vite à considérer comme le véritable moteur actif de la société. Castoriadis est sur le méme terrain, mais au stade suivant dans la décomposition il voit ce moteur actif dans l'absence de « categories », parce que l'anéantissement des « catégories » est sa propre spécialisation de penseur du néant. Il dit du marxisme que « son assignation d'une « mission historique » au prolétariat est mythique, comme du reste l'idée d'une mission historique de qui que ce soit ». Ainsi, comme en contrepartie de sa sévérité antiprolétarienne, il abandonne ses propres vues sur une mission historique. Il est trop bon. Mais si Marx attribue au prolétariat ce role historique d'être la classe qui dissout toutes les classes, ce n'est nullement, comme Castoriadis affecte de le croire, parce qu'il considère les prolétaires comrne des *dieux*. Dans l'existence prolétarisée de « l'écrasante majorité des hommes et des femmes qui vivent dans la société contemporaine », l'homme s'est en effet perdu luimême, mais il *pew* acquérir la conscience théorique de cette perte ; et il *dciii* l'acquérir, parce que rien ne peut le satisfaire en deçà de la réappropriation révolutionnaire de son existence sociale. Et il faut étre Castoriadis pour ignorer, ou faire semblant d'ignorer, que ce « point central et souverain » où s'unifie la conscience de classe du prolétariat, le marxisme ne l'identifie pas « à la production et au travail », mais bien à la négation pratique qui mène à l'abolition du mode de production existant, et à la suppression du travail.

Quant à Castoriadis. il n'a certes pas perdu grand-chose en se perdant lui-même, mais il n'a acquis aucune conscience théorique de cette perte, aussi minime soit-elle. Marx notait justement que « la classe possédante et la classe prolétaire représentent la même aliénation humaine », mais que la première se sent à son aise dans cette aliénation, possède en elle

*l'apparence* d'une existence humaine. Toute la nouveauté du capitalisme moderne a été la tentative de donner aux prolétaires aussi l'apparence d'une existence humaine, de les mettre à l'aise dans leur aliénation. On en connaît le peu de succès. Du moms ce qui n'a pas contenté les prolétaires aura suffi à satisfaire Castoriadis, avec beaucoup de ceux qui travaillent précisément dans le secteur chargé de produire ces apparences. La liquidation du marxisme révolutionnaire a toujours largement excédé les moyens intellectuels de ceux qui entreprennent régulièrement de la mener à bien depuis bientôt un siècle, mais il faut dire que jamais elle n'avait autant été proclamée chose faite, et par des gens aussi incapables. On a vu qu'il n'y avait guère eu de progrès en la matière depuis Bernstein « dépendance des schémas hégéliens », etc. Mais Bernstein quant a lui, à tous égards plus sérieux, servait une pratique politique précise, dont il formulait l'idéologie cohérente. L'antimarxisme des penseurs modernistes ne sert que leur propre situation sociale, et il est aussi mal assuré que celle-ci est instable ainsi Castoriadis peut-il, dans la dernière livraison de son vide à rallonges, s'attaquer bravement à la « pensée politique » qui, de Platon à Marx, décidément devenus inséparables, est « fondée sur une ontologie identitaire pour laquelle être a toujours signifié *être déterminé* » ; et concevoir un « socialhistorique » à son image, « m*agma de significations imaginaires sociales ». Mais cette indétermination de son « imaginaire radical », entre deux envolées intersidérales, a tout de méme rencontré une réalité bien déterminée avee les bureaucrates de la C. F. D. T., dans la revue desquels il va maintenant déverser sa bouillie épaisse, suivant ainsi les traces de Mothé, le bon ouvrier du groupe « Socialisme ou Barbarie ».*

Toutes ces informations de dernière heure sur l'informe jobard sont fournies en dernière page de couverture de sa nouvelle déjection *(L'institution imaginaire de la sociéte"),* dont la consistance pâteuse suffirait seule à me persuader, s'il en était besoin, de considérer son cas comme définitivement réglé c'est un livre que la lecture de sa présentation suffit à *achever*. Par la méme occasion, je précise que malgré le rythme de production des récupérateurs, ce dictionnaire ne connaltra pas autant de mises à jour que le Larousse. L'appréciation portée ici vaut pour toutes leurs ceuvres a venir, qui s'attacheront, j'en suis sflr, à en confirmer la justesse.

**DELEUZE Giles**

Plus bête que Guattari (voli Guattari)

**FOUCAULT Michel**

En un temps où « Le concept d'autogestion généralisée » est devenu un sujet de thèse pour étudiant avancé (comme ce Guillerm, maintenant sociologue de la chose en tandem avec Bourdet), on ne saurait s'étonner que la première carpette intellectuelle venue, c'estàdire un universitaire, disserte sans mollir sur les sujets les plus exotiques, et même avec prédilection sur ce qui foule aux pieds son étroite médiocrité de fonctionnaire. Ainsi de la « criminalité », terme sous lequel les pouvoirs et leurs massmedia confondent ces deux aspects concrets de la critique du Droit et de l'Etat que sont la violence prolétarienne et la barbarie de l'abondance. Le savant s'avancera aisément jusqu'à reconnaitre dans cette criminalité un signe de crise sociale, dont il appartient bien sflr à lui et lì ses collègues de dégager le sens et la portée. Et comme un maître d'école prouve sa supériorité morale sur Alexandre par le fait que lui n'a jamais conquis l'Asie, il fondera la supériorité scientifique de ses interprétations sur ce qu'il n'a certainement jamais tue personne, et toujours laissé le monde en paix. On voit ainsi un Foucault, retors et sentant le vent, il y a du mou dans la structure , se méler maintenant de parler de crime, d'illégalisme, et, pourquoi pas, de subversion.

Le principal problème de cette nouvelle discipline est de maintenir sa spécificité par rapport aux travaux de chercheurs opérant plus classiquement pour le compte de la police. Ceuxci étant tout de même assez frustes, c'est encore assez facile. Mais ce juste souci de défense de l'emploi amène aussi ces modernes criminologues à considérer d'un mauvais ceil tout criminel qui aurait l'indélicatesse d'énoncer luimême fort clairement le sens de son acte. Ainsi le *pro fesseur* Foucault jugetil durement Lacenaire, dont il trouve, c'est bien normal, l'inteuigence éminemment suspecte : il le taxe donc d'intellectualisme. Un demi-sel, en somme. A lui, gardien au Collège de France de l'orthodoxie populaire du crime, il faut des criminels plus grossiers, l'analphabétisme sera peutètre même exigé comme cachet d'authenticité, enfin des criminels en tout cas qui lui laissent le loisir de fourguer ses contorsions exégétiques et tics. Chacun à sa place. Il avait ainsi exhumé avec délectation les traces du passage dans le bocage normand d'un bouseux tout à fait convenable et inoffensif, si ce n'est pour quelques membres de sa famille, elleméme d'une orthodoxie freudienne irréprochable, comme il se doit. Voilà un criminel selon son cceur, ou plutôt selon ses fiches, qui se contente de faire son travail de brute épaisse et qui, lorsqu'il passe aux aveux, n'empiète pas sur les platesbandes des connaisseurs. De Lacenaire par contre, se trouvant subitement marxiste, il remarque sévèrement que c'est un « petit bourgeois ruiné, élevé dans un bon collège, sachant parler et écrire... ». Pour le dernier point, on comprend l'amertume de Foucault. Et on ne s'étonnera pas que la pente de ce marxisme à la sauce stalino-universitaire, exclusivement réservé d'allleurs à de tels détails génants, l'amène finalement à avancer, dans la meilleure tradition du genre, que Lacenaire était de mèche avec la police.

Le dernier bluff de la pensée séparée dont la pauvreté mème s'est épuisée, face à la réalité qui s'enrichit, et principalement du structuralisme ayant rencontré la révolution, est de placer quelque part un ténébreux et occulte sujet de l'histoire puisqu'il a bien fallu admettre qu'histoire il y avait (le « corps » de Foucault on « l'économie libidinale » de Lyotard, comme à un autre niveau la « plèbe » de Glucksmann ou l'autonomie du prolétariat façon Castoriadis) qui resterait dans son évanescente mais farouche authenticité réfractaire a toute expression rationnelle. Sempiternel remake d'un culdesac philosopheux très pen nouveau: des bas en soie, la chose aussi, comme disait Duchamp. Mais cette douloureuse

impuissance n'entralne pas pour autant chez ces penseurs une cascade de suicides, ne seraitce qu'intellectuels bien au contraire, les voilà intarissables. Car cette vérité abyssale, dont ils proclament âprement l'ineffable autonomie contre toute théorie cohérente, aurait précisément pour seul écho dans le monde de la pensée leurs petits borborygmes filandreux. La grossière astuce étant certes je mens, mais pas plus qu'un autre, puisque la vérité est indicible, et seul l'indicible est vrai. Et de discourir sur le discours, le discours du pouvoir, le pouvoir du discours, etc. (voir *Franklin,* grand pourfendeur de la vérité). On la connalt, Godard en fin de carrière l'avait déjà faite (cf. I.S. 12, p. 104).

Ce qui dérange évidemment tous ces tisseurs de problématiques doutantes et douteuses, c'est qu'en matière de vérité l'histoire récente a déjà commencé à *(rancher,* et les idées qu'ils voulaient faire passer pour hypothèses arbitraires et spéculations fantaisistes, en rencontrant la réalité à leur recherche, a prendre l'ampleur d'un courant de critique sociale impossible à *couvrir,* comme disent les journalistes. Les détaillants de l'épicerie fine de la falsification peuvent être plus ou moms concurrents entre eux, pour se partager une clientele extrémement limitée, mais us sont tous solidaires du monopole spectaculaire de l'explication sociale qui possède les média à grande surface (dont us ne forment que le semiluxe prétentieux, comrne le pauvre artisanat ressuscité par la standardisation toujours plus poussée des produits). A l'instar de n'importe quel technicien du mensonge a la télévision ou dans la presse, ils sont exaspérés par la vérité pratique qui se passe de commentaire, c'estàdire interdit leurs maquillages, parce qu'elle ne fonde sa cause sur rien dextérieur à sa propre action vérifiante. Et ils seront d'autant plus hystériques qu'ils sauront mieux de quoi il retourne (voir comment la socialbarbarie s'est civilisée Castoriadis, Lefort, Lyotard).

Foucault quant à lui, peu désireux sans doute d'être ainsi *vérifié* par le présent, préfère choisir un passé assez reculé pour jouer au mec à la redresse. Mais il n'aime pas plus qu'un individu connaisse ses raisons, et les fasse reconnaitre. Lacenaire sera donc « un personnage rassurant » ; « malgré toute sa bonne volonté, son zèle de néophyte, il n'a jamais pu commettre, et avec bien de la maladresse, que quelques crimes étriqués », « sa gioire ne doit rien à l'ampleur de ses crimes ni a l'art de leur conception ; c'est leur balbutiement qui étonne ». Et Foucault s'y connalt. Mais sa rampante misère inteilectuelle n'a tout simplement pas compris quel était le crime de Lacenaire.

On sail que, concluant la dernière phase de recherches de l'an moderne, qui i'avait amené à n'étre plus qu'un ensemble d'uvres privées de public, le mouvement Dada eut recours à la technique du scandale, qui renversait la situation en réunissant un public pour *le priver d'muvres,* le mettre en face de la liquidation de l'art. Pour sa part le criminel désireux de couronner son cuvre par l'éclat public d'une gloire bien méritée s'en voit privé par sa réussite méme, qui n'est pas sans le condamner à un certain anonymat. Et voilà qui explique au passage ce « désir d'avouer » au sujet duquel un néant freudien du nom de Reik a accumulé un fort volume d'inepties. Sans doute des criniinels avant lui avaient do, comme en espoir de cause, chercher a obtenir par la franchise cynique de leurs aveux une publicité que leur acte ne s'était pas assuré par luimême. mais Lacenaire fut le premierà renverser aussi magistralement la situation en élevant l'aveu au rang de crime majeur. Il n'accomplit quelques meurtres fort médiocres que comme préliminaires au scandale de son procès « ... si vous aviez pu lire dans mon cur, vous y auriez lu la pensée intime du suicide, mais d'un suicide éclatant, profitant a la partie de la société que je représentais en 1829, alors qu'on me refusait place au banquet » *(Mémoires).* Et c'est bien dans ce scandale que le pouvoir vit le danger réel, à tel point que la police, pour discréditer son « épouvantable franchise », fit circuler une version truquée de son exécution, selon laquelle il se serait finalement comporté comme un lâche devant la guillotine.

« Vous vous êtes dit la société sera vengée ! Et moi je me suis dit : la société sera frappée au cœur ! » Lacenaire prenait la parole au nom du *,nauvais côté* de la société, et le faisait s'exprimer clairement comme le cote qui constitue la lutte et fait l'histoire, alors que jusquelà il s'était exprimé, par l'intermédiaire des utopistes et des réformateurs sociaux, en tant que *bon côté,* qui croyait pouvoir s'épargner la lutte pour parvenir directement audelà du mal historique, à la réconciliation et a l'harmonie. Il allait falloir attendre juin 1848 pour que le jugement prononcé par Lacenaire commence à réunir les moyens de son exécution.

Ainsi, à l'encontre de la platitude stalinoïde selon laquelle Lacenaire n'était pas un révolutionnaire, il faut bien plutôt voir comment il était porteur de ce qui manquait encore aux révolutionnaires de son temps. Et que la violence de son humour noir, loin d'être un quelconque esthétisme démodé, soit d'une actualité dont tous les Foucault ne tarderont pas à sentir le poids, en voici une preuve avec ce *caslimite* du très répandu sabotage du lundi matin, tel que le relatait *FranceSoir* du 17 juillet 1974 : « "Pour assurer la tradition de la chaine 40 qui vous donne toujours des premières bien sanglantes et en couleur, vous allez assister

à la première d'un suicide." Et joignant le geste à la parole, Chris Chubbuck, 30 ans, la jolie speakerine d'une des chamnes de télévision de Sarasota, en Floride, sortit un revolver d'un tiroir et, sous les yeux des dizaines de milhiers de téléspectateurs qui la regardaient lundi matin, se tira une balle de revolver dans la tête. »

Pour terminer Foucault, il faut remarquer que le lecteur doutera peutètre qu'il valle la haine, et qu'il soit nécessaire d'écraser de son mépris ce qui, malgré tous ses efforts pour s'encanailler, restera toujours une ganache bien pensante. Je préciserai donc pour me justifier sur ce seul point que je n'ai jamais lu aucun livre de ce monsieur, non plus qu'en général ceux de ses collègues, mais qu'enfin feuilletant distraitement le dernier en date *(Surveiller et punir),* dans une librairie, et alors que l'ennui commençait a m'endorniir, je suis tombé sur cette perle qui m'a réveillé. Il va de moi que je n'ai pas pour autant entrepris d'évaluer le reste du collier, conscient de l'inintérêt du public pour toute cette bimbeloterie. Et on ne peut donc me reprocher d'accorder trop de considération a cene nullité, car enfin, marcher par hasard sur un immondice en sortant de chez soi, ce n'est pas comme d'aller délibérément donner un coup de pied dedans.

**FRANKLIN Jean**

Foire à la ferraille permanente du colifichet culturel, la collection 10-18 juxtapose dans un amoncellement hétéroclite des antiquités vermoulues (exhumations du vieil ultragauchisme), de la quincaillerie de seconde main qui n'a pas connu la première (rééditions d'une revue de Duvignaud, nostalgique *d'Arguments, o*u méme d'une inepte « revue d'esthétique »), et des nouveautés de confection produites a la chalne dans quelque Hong Kong de la pacotille intellectuelle ; le tout, ce qui n'est plus utile, ce qui ne l'a méme pas été et ce qui ne le sera jamais, fusionnant dans une même criarde inutilité, où prochinoiseries et albaneries font figure de gags kitsch, et la littérature feullletonesque de matière a érudition scientifique, tandis qu'un tâcheron bordiguiste découpe avec acharnement « MarxEngels » en multiples digests, au point de les faire ressembler à Souvestre et Alain. A la faveur de la confusion, Sade s'est du moins frayé un passage jusqu'aux bibliothèques de gare c'est le seul bienfait que l'on doit à cet éclectisme.

Il y a certainement toujours eu des livres plutôt fails pour étre montrés que lus, mais lorsque ce n'était pas pour leur valeur marchande, comme ces livres reliés que les médecins achètent au mètre, c'était pour leur prestige culturel reconnu, comme la littérature de Sartre ou Camus, puis LéviStrauss ou RobbeGrillet, que l'étudiant des années soixante se devait d'avoir bien en évidence. Désormais, avec l'usure accélérée de tout prestige cuiturel, auquel la surenchère publicitaire interdit méme de se constituer, ce sont des livres sans valeur ni prestige qui sont *directement* produits pour ètre montrés, comine panoplie du spectateur de pointe. (Si d'étudiant il s'est déjà transformé en petit cadre, il pourra alors acheter à tempérament *l'Encyclopaedia Universalis,* qui lui offre les mêmes auteurs Castoriadis, Lefort, Baudrillard, Glucksmann, Attali, etc. dans un emballage plus prétentieux.) Et bien évidemment la confection de ces produits répond en tous points au pauvre usage qui leur est destiné leurs auteurs écrivent comme ils sont lus, ils font semblant de penser comme leurs lecteurs feront semblant de les lire.

Pour en revenir à 1018, ce grand coliecteur des égoùts de la pensée récupératrice truste done à lui seul une borne moitié des miasmes id inventoriés. Enregistrant, de Vincennes à Cerisy et de séminaires en décades, les derniers râies et hoquets du confusionnisme pris à la gorge, ii constitue fébrilement les archives de l'ineptie contemporaine, pour l'étonnement de la postérité froide. (On trouve même le bouffon Viénet et ses calembours au rayon de sinologie antimaolste.) Il y a cenainement à cela une abnégation méritoire, et un désintéressement bien rare chez les éditeurs, car le public ne semble pas manifester l'intérét scientifique qu'on serait en droit d'attendre de lui pour ces fouilles archéologiques dans les basfonds de l'Esprit du Temps. Il est vrai que sa paresse est maintenant récompensée il lui sera plus facile et plus agréable de lire ce précis pour savoir où il en est avec la récupération.

Abnégation ou débilité, elle nous a valu en tout cas d'observer le passage hâtif d'un nouvel objet volant non identiflé dans le ciel de l'imbécillité modernisée. Non identiflé, car il n'est sans doute pas plus Franklin que l'autre n'est Manchette, ce qui ne veut pas pour autant dire qu'il s'agisse du méme. Mais si ce n'est pas lui, c'est done son frère, c'estàdire n'importe lequel des petits truqueurs pressés de replacer leur copie pour l'agrégation de philosophic avec un coup de badigeon « critique radicale ». Voici done par quel laborieux rewriting ces afféteries lacanesques puent la hyène fralchement échappée du zoo intellectuel de Vincennes nous sont présentées ces révélations sur « Le *discours du pouvoir » « Ce* qui du langagier non pas fantasmé sous quelque absolu mais compris selon ses déterminations mortelles et historiques, encore qu'au delà de tout historicisme travaille à la *reproduction* de l'organisation sociale comine il en porte la marque discrète et en subit la loi occulte, ceci qui se constitue en discours de l'ordre du pouvoir, appartenant à cet ordre pour autant qu'il sert mais aussi effectue sa conservation et son emprise, etc, etc. » Jc fais grace au lecteur, il y en a encore autant de la même eau avant d'arriver au point final, et que ce ruisseau se fatigue de charrier son propre poids pour se perdre dans les sables de sa vacuité. Et cette présentation est tout à fait fidèle a son objet, « compris selon ses déterminations mortelles et historiques » un produit de série de la standardisation universitaire, dont il porte la marque fort peu discrète.

Bref, coimne on disait en 1963, alors que Franklin se préparait à entrer en classe de philosophie, et de là à l'université, pour y acquérir les petites connaissances dont il fait maintenant un si fructueux usage « les mots travaillent ». Sous la plume de Franklin, its doivent méme travailler dur, les pauvres, pour donner quelque consistance à son lamentable bluff. Ainsi vatil ressusciter Gabel, afin de montrer face à un tel adversaire tout le tranchant de son intransigeance critique. Quand on salt qu'il discute avec une urbanité confraternellement universitaire les écrits de n'importe quel Lyotard, Deleuze, Baudrillard, il est comique de le voir ainsi faire le fieràbras en s'acharnant sur les limites, évidentes, des travaux de Gabel. Mais ces travaux, publiés *en* 1962, ont eu à ce moment une utilité dont un *gadget* comine Franklin, tombé de la dernière pluie de marketing, ne peut méme pas avoir idée. Dans son impudence il se voit déjà faire carrière, à pea de risques, sur la peaa de Gabel , le voilà par exemple qui ironise lourdement sur la reprise par celaici de la catégorie sociologique *d'intelligentzia sans attaches,* venue de Manheim ; que celleci désigne et recouvre la réalité historique d'un milieu précis de *déclassés,* dont ont pa faire partie Marx comme Bakounine, et bien d'autres, voilà ce que Franklin ne croit pas da tout, lui qui n'est pas intelligent, et n'est certainement pas sans attaches. Et d'ailleurs aujourd'hui encore, quoique à des conditions bien différentes, une telle réalité semiclandestine existe, la plupart de ceux qui pourraient le plus facilement trouver de l'emploi et réussir dans la culture n'en voulant pas, tandis que ceux qui courent se vendre n'ont à proposer que des broutilles, comme Franklin. Mais celuici, s'il a jamais eu affaire à cette intelligence sans attaches, en a sùrement été traité *sans ménagements.*

L'extrémisme de Franklin roule beaucoup moms des mécaniques quand il veut parader aux dépens d'adversaires plus consistants que Gabel. Il préfère alors le plus souvent rester dans une prudente imprécision. « Certains », « quelquesuns », ont parlé de vérité et de mensonge, de rationnel et d'irrationnel, de conscience et d'illusion. Tout cela est bien archaïque. « Il

est temps de dissoudre les entités. » En effet « la dialectique échoue dés qu'elle aborde le fonctionnement psychique » (on reconnait au passage une castoriade éculée). Donc « la révolution est aussi un audelà du vrai et du faux comme du bien et du mal », et Franklin, qui a le tout premier dissout par décret du mufti la vérité, le mensonge, la conscience et le reste, est sans conteste a i'avantgarde de cette révolution en marche. Il n'est pourtant pas tout à fait seul voici qu'apparait en renfort un vieux grognard usé, mais opiniâtre et fidèle. Il le cite élogieusement dans son ordre du jour: « On ne peut que se féliciter » — le con parle déjà comme un chef d'Etat — « de l'impatience témoignée par Baudrillard » souviens-toi, grenadier, quand le soleil se levait sur Austerlitz-Nanterre — « du refus, repris par lui » — dans la poubelle du questionnement — « d'un déterminisme des « conditions objectives » où la révolte se sublime en espérance... » On ne peut que se féliciter pour leur confort intellectuel de voir Baudrillard et Franklin refuser d'admettre que leur morne bavardage est très simplement déterminé par leur « condition objective » de misérables penseurs à gages. C'est le genre d'impatience qui mène *sans attendre* à sublimer sa soumission vers une chaire de sociologie dans quelque banlieue, et de là à se propulser de congrès en congrès à travers le monde, à la suite du vétéran Lefèbvre, rescapé de toutes les Bérézinas de la pensée, qui d'après la note biographique accompagnant sa dernière confiture de phiosophie (Hegel, Marx, Nietzsche ou le royaume des ombres) « parcourt le monde pour essayer d'atteindre une pensée à l'échelle planétaire ». Cours toujours Et s'il essaye d'atteindre une pensée cosmique, il se fera sans doute placer sur orbite. Bipbip! En attendant, ce qui lui reste de pensée s'essouffle avant Pékin, et il « se déclare prochinois, done « maolste », stratégiquement ». (Et maintenant il fait des confidences sur son « histoire d'amour » avec les situationnistes, « qui a mal tourné ». Oh, ma choute!) Pour Franklin, son taux d'obsolescence est tel qu'il n'aura pas l'occasion de nous amuser aussi longtemps que Lefèbvre, mais il se met néanmoins en piste en concluant superbement son ouvrage par un chapitre : « De l'urbain, enfin » « On atteint là ce qui aura été compris comme *base* du discours du pouvoir et lieu de son devenir... » Tout cela est bien éculé, de la base au sommet.

Les impatients à la Franklin, qui soul légion à trépigner dans les antichambres de la culture, sont évidemment tous ennemis déclarés de l'analyse marxiste, qu'ils trouvent grossière, ces lourdauds. Mais méme dans son application la plus grossière elle est encore tout à fait suffisante et appropriée à son objet, quand il s'agit d'eux. Ainsi c'est leur déformation professionnelle de producteurs de marchandises culturelles à usure intégréc qui leur fait inconsidérément mépriser le marxisme, parce qu'ils jugent tout du point de vue exclusif de la mode ; ils croient en avoir tini avec lui, c'est-à-dire en fait avec la théorie de la révolution, parce qu'ils n'en voient then sur le marché qu'envahit triniestriellement la dernière récolte de leur confusionnisme; sinon sous la forme universitaire (stalinienne ou gauchiste) qui leur sert de faire-valoir.

Mais voyons le programme de Franklin pour balayer surlechamp les conditions objectives et leur déterminisme intempestif : « Il s'agli avant tout de briser des structurations et des équilibres d'investissements, de démobiliser une énergétique et de lever une distribution du désir, lequel ne surgira pas de ce qu'on l'interpellera du haut de son concept. » Petit Franklin, il est Lyotard dans le siècle pour que tu réussisses a te propulser du bas de tes astuces mitées, des truqueurs plus expérimentés que toi tiennent déjà le racket, bien structure, de « l'économie libidinale », tu peux mobiliser ton energie pour placer tes investissements ailleurs. Ton pudding-minute est un coup pour rien.

Ce disciple du néant, qui lorsqu'il n'habille pas critiquement des morceaux de philosophie, réécrit philosophiquement des morceaux de critique, déclare ailleurs pompeusement « Un chemin est à trouver, une stratégie à inventer », avec ce ton de pionnier qu'affectionnent maintenant tous ceux qui s'essoufflent à la traine de la récupération, et qui aimeraient bien qu'on leur laisse le temps de faire fructifier les deux ou trois petites astuces qu'ils ont graplllées ici et là. Mais le chemin de Franklin est tout trouvé, quoiqu'il y soit loin derrière Lyotard découvrant chez les situationnistes « sous leur style SaintSimon XXe siècle, une attache intacte à l'hégélianisme, et donc au christianisme ». Ainsi, comme il faut tout de même bien de temps en temps que ses spéculations scolaires aient un contenu, et que cette mascarade d'une « critique de gauche » dise un peu de quoi elle se prétend critique, Franklin, après avoir parlé de « coincidence de la structuration du moi avec l'idéologie » et de ce que « concernant l'opposition idéologique/non idéologique, il ne s'agit pas, il ne s'agit jamais de vérité ou de fausseté », en vient enfin au fait en écrivant « "L'idéologisation" de la théorie révolutionnaire si l'on accepte pour un instant de la supposer bloc absolument pur d'idéologie... que s'efforce d'expliquer Debord, trouve là aussi ses origines. Ni la carence intellectuelle, ni l'insuffisance pratique, ni méme une vie "quelconque" (et encore moths quelque "débilitE' ontologique) ne suffisent, aussi nécessairement impliquées qu'elles soient dans ce mouveinent, a en rendre compte ». Ainsi le lecteur de Franklin n'aura appris l'existence d'une théorie révolutionnaire qu'avec le faire-part de son enterrement, mais il pourra se consoler de cette af liigeante nouvelle en structurant son moi idéologiquement, quoiqu'il y faille certainement quelque chose de plus consistant que ce que lui propose Franklin.

Quant a « l'idéologisation » de la théorie révolutionnaire, sur laquelle Franklin verse sa larme de crocodile, elle peut trouver ses origines n'importe où, au niveau d'analyse où il se place, dans la structuration du moi ou une puberté difficile, exactement au méme titre que sa propre imbécillité, qui a sans doute connu un long développement avant de parvenir à sa belle maturité presente. Mais ce genre *d'analyses n*'intéresse que ceux qui se font payer pour les faire ; et dont Franklin, comme quelques autres, jalouse la clientele. Pour leur part, les « explications » auxquelles il fait allusion *(La véritable scission dans l'Internationale),* traitaient plutôt des conditions d'existence sociale qui permettent et entretiennent un certain usage idéologique de quelques résultats appauvris de la théorie révolutionnaire, par une couche de spectateurs dont la débilité n'est en rien ontologique, mais est bien inscrite dans leur devenir social de petits cadres, et *dans leur acceptation* de ce devenir ; acceptation dans laquelle le développement de toutes les carences intellectuelles et insuffisances pratiques trouve un terrain d'élection. Et idéologisation est un bien gros mot pour qualifier cet enthousiasme passager, et le dépit ultérieur qu'il n'ait pas produit les merveilles escomptées. Lorsque sa bave admiratrice a tourné au vinaigre, le prositu s'est retourné

hargneusement contre ce qu'il adorait la veille, d'autant plus aisément que cela n'avait jamais eu pour lui la moindre réalité l'histoire, la théorie, le prolétariat n'existent plus et n'ont peut-être jamais existé. Ayant conquis ce sommet de la pensée désabusée, il a entrepris le jugement dernier de toutes les révolutions passées et a venir les conseils ne trompent que les ouvriers, il est plus malin, et l'autogestion est un leurre lamentable, qui pervertit traitreusement la vérité subversive, dont il doit d'ailleurs en méme temps affirmer l'omniprésence, et qu'il en détient, justement lui, la définition exclusive. A ce moment il est mùr pour rejoindre dans sa poubeile la pensée universitaire décomposée; il aura cependant du mal à s'y tailler une place, ça grouille déjà de vides plus enflés que lui. Que toute cette déliquescence ait fort peu à voir avec une quelconque idéologisation, on ne le sent jamais mieux qu'en lisant Franklin. Son sentencieux lâcher de concept, — car le « discoursdupouvoir » en est un, c'est lui qui le dit — passé entièrement inapercu dans les encombrements de la pensée en simili, est tout à fait représentatif de la carriere que peut envisager ce genre d'extrémisme vide, et de sa misère, même en tant que carrière. Il illustre caricaturalement, par l'impuissance de son discours a seulement se faire entendre, le vide de l'extrémisme dans une époque où la réalité porte à plus d'extrémités qn'il n'y en aura jamais dans la tête des philosophes, aussi hàbleurs puissentils devenir.

Dans un de ses moments d'euphorie, après avoir annoncé que son programme n'est pas de devenir dialecticien, on s'en doutait, Franklin se laisse entrainer par sa hargne de roquet jusqu'à déclarer « La plaisanterie de "la communication de la théorie" a cessé de distraire. » Une telle phrase juge son auteur, avec ses distractions. Mais par ailleurs cette affectation d'un faux cynisme de dandy du concept est faiblarde, et cornme il sait bien qu'il n'en a pas les moyens, il préfère se dissimuler derrière un pseudonyme. Maintenant il va devoir en trouver un autre pour essayer à nouveau de percer, ou même seulement pour distraire l'attention que j'ai attirée sur « Franklin » en le sortant du néant. Je lui suggère quelque chose comme l'invention du paratonnerre, c'est-à-dire de détourner la foudre en adoptant le nom d'un imbécile quelconque, dont l'existence constitue une plaisanterie qui a cessé d'amuser quiconque : disons un François George, par exemple.

**GLUCKSMANN André**

Glucksmann s'était taillé autrefois une petite notoriété pour être capable d'aligner sans rire, dans un même souffle d'admiration incompétente, les noms de Machiavel, Clausewitz et Mao ; la théorie des premiers éclairant le soleil de la pensée du troisième (sic). Le mois de Mai l'avait bien évidemruent rejeté, avec quelques autres stratèges du méme calibre, dans un oubli mérité. Après avoir mariné quelques temps dans le jus gauchiste, le voilà qui fail maintenant un comeback fracassant en tombeur du marxisme cela n'est certes pas très original, mais comine il est plus photogénique que les vieux birbes à l'imaginaire en toc ou à la libido en stue, le voilà lancé. La gauche intellectuelle liquéfiée saute sur cette aubaine de n'avoir à se préoccuper du marxisme que pour en entendre l'oraison funèbre : tout est à repenser, et justement nous sormnes là pour cà.

Que quelqu'un d'aussi radicalement disqualiflé que Glucksmann puisse parler de quoi que ce soit d'important sans soulever d'indignation générale nous étonnera à peine, quand on laisse encore mentir impunément des raclures plus voyantes que lui (si l'on osait parler d'un stalinien, il faudrait mentionner le phénoménal Elleinstein, historien sur ordres du « phénomène stalinien »). Mais il faut remarquer que dans son manque de dignité Glucksmann est en dessous des capitalistes ruinés qui se jetaient par la fenêtre en 1929, lui que la grande baisse sur l'idéologie n'a pas acculé au suicide il entame aussi sec la reconversion de son échoppe littéraire, où les masses qui ne peuvent plus servir à discourir sur la « guerre du peuple » serviront du moms, comme cadavres, a discourir sur ce siècle de fer où le marxisme a bien déçu Glucksmann.

Considérons de plus près les grandes découvertes de ce charognard, en le suivant sur le chemm de Damas où il a rencontré Fantimarxisme. Se faisant plus minus qu'il n'est, entreprise hardie, il feint de s'être aperçu brutalement, à la lecture des œuvres de Soljenitsyne, qu'il existait en Russie une bureaucratic totalitaire, dont la terreur policière était inséparable de l'absolutisme idéologique. Rien ne l'ayant apparemment préparé à une tele révélation dans le milieu gauchiste qui est le sien, où faute d'avoir la police on en rajoute dans l'idéologie, il en bafouille de surprise indignée : ainsi, les bureaucrates mentent ! (Mais de méme qu'il n'est pas vraiment surpris, son indignation sonne faux, avec ses déclamations empreintes de répugnante familiarité, aussi lâches que le cynisme affiché par l'infect *CharlieHebdo* et suspendu en période électorale pour appeler à voter Mitterrand.)

Tout cela serait hautement inintéressant, sinon comme indice supplémentaire de l'impétuosité révolutionnaire d'une époque qui, à côté d'autres transformations plus significatives, peut même améliorer le niveau intellectuel d'un tel maolajoie, si, comme il serait normal après une révision aussi déchirante, il s'était des lors consacré à une réflexion approfondie sur ces bases si nouveiles pour lui. Mais ce ne serait pas Glucksmann. Brûlant sans doute de faire partager son émoi, il couvre aussitôt quelque deux cents pages (La cuisinière et le man geur d'hommes) où, dans une purée de lyrisme mangé aux mites et de gros humour lycéen (date du temps où il était lycéen), it questionne a tous vents sur la lancée de sa découverte. Sa fureur iconoclaste toute fralche n'épargne rien ni personne il s'en prend à Marx, mais aussi a Hegel, et méme le vandale, à Platon.

Après un tel séisme intellectuel, qui a sùrement fait trembler les manuels de philosophie pour classes terminales, Glucksmann n'est pourtant pas seul au milieu des ruines : il lui reste Mao. Son irrespect dévastateur s'arrête devant la ridicule bureaucratie chinoise, pourtant plus accessible, à tous points de vue, que Platon. Il doute mais ne rompt pas. Dans dix ans peutêtre, s'il continue sur le même rythme ses progrès intellectuels, et si lui parvient de Chine un témoignage

accablant et de première main sur quelques millions de morts supplémentaires.

En attendant il enrobe d'une humilité papelarde la seule audace qu'il pratique, celle du menteur éhonté. Il écrit ainsi : « Vus de Russie par les rescapés des camps, leurs proches, les actuels pensionnaires des asiles psychiatriques de la police politique, les nouveaux exilés de Sibérie nous paraissons inexorablement crétins. » (Parle pour toi, Glucksmann, parle pour toi. Quoiqu'on puisse douter que la lumière de la PenséeAndréGlucksmann atteigne jamais la Sibérie, il est certain que la camelote ne supporterait pas le voyage, et méme bien avant Vorknuta. Ces insolences très mesurées sont exactement calibrées pour la racaille intellectuelle parisienne qui affecte d'en être émoustillée.) Et plus loin : « Eux qui furent bouleversés par la résistance tchèque, la contestation occidentale ne les atteint pas. » (Le hardi penseur vatil découvrir l'existence de la censure? Mais non, il volt plus loin.) « Comme s'il ne s'agissait que d'une représentation où les acteurs maladroits paradent dans les costumes de 1917 sur les tréteaux de quelque musée Grévin. » Il est certain que les dérisoires velléités léninistes de ce gauchisme occidental dont on doit bien penser, puisqu'il n'en dit mot, que le maladroit Glucksmann continue d'être un des plus beaux fleurons, n'ont rien qui puisse bouleverser ceux qui supportent très concrètement et quotidiennement la vérité stalinienne da léninisme. Mais en fait, par une opération exactement inverse et symétrique à celle de Ratgeb (voir notice), Glucksmann prétend seulement faire passer avec l'énormité da crétinisme général le détail de son crétinisme particuller, dans une époque où tout le monde n'a pas été aussi crétin, où tout le monde n'a pas été aussi Glucksmann.

Entre un vaseux et précautionneux éditorial de SartroPonty en 1949, dont il appréeie la « rare lucidité », et son illumination de 1975, il ne s'est den passé de nouveau sur la question pour Glucksmann. Il se frotte les yeux il s'éveille. Mais il veut faire croire que tout le monde dormait en méme temps que lui. Cette belle au bois dormant, dont le prince charmant aura été le curé Soljenitsyne, nous est présenté comme un « philosophe maolste ». De son maître il a appris l'impudence dans la falsification, mais il lui manque tout de même le pouvoir pour corriger l'histoire aussi philosophiquement. La presse de gauche fait ce qu'elle peut pour y suppléer « ... l'histoire de l'aprèsmai est tout entière la chronique d'une lente mais radicale rupture de l'extrémegauche et du marxisme. Rupture dont quelques livres récents portent déjà le témoignage » suivent les titres de six inepties, dont trois sont publiées dans tine collection dirigée par le pissecopie « Tous ont ce sol commun qu'est le maolsme. H tous, à partir de là, participent de cette rude et hérolque dérive qui pourrait bien faire basculer notre conscience politique d'autrefois. » (BernardHenri Lévy dans le Nouvel Observateur.) On ignorera toujours quelle fut autrefois la conscience politique de cet historien méconnu, mais on soupconne qu'elle « pourrait bien » basculer hebdomadairement, au rythme des mondanités intellectuelies de la feuille de choux qui l'emploie, puisque sa « rude et hérolque derive » le menait la semaine suivante à saluer les prouesses marxistes et universitaires du stallnien Aithusser.

Mais revenons à l'histoire réelle. Pour ne parler que de la France et de ces sombres années de soumission intellectuelle dont Sartre fut le parfait représentant, avec son inénarrable manière de couper ses scrupules de conscience en quatre pour finalement toujours tout accepter des staliniens, la critique des pays bureaucratiques était développée depuis 1949 dans la revue *Socialisme ou Barbarie*. Et Glucksmann ne peut l'ignorer, qui va fouiller dans les antiquités sartreuses (on a vu d'ailleurs que l'on trouve cela maintenant, bien refroidi, en livre de poche, et c'est précisément dans tine des interminables préfaces où Castoriadis n'en finit pas d'épiloguer sur la poussière de son cadavre que Glucksmann a pêché sa trouvaille du stalinoplatonisme). Comme ne l'ignorait pas Sartre, qui ose dire maintenant qu'il fut si longtemps prostalinien parce qu'il n'y avait rien à gauche des staliniens aveu du laquais qui ne voit que ce que le pouvoir lui montre, que ce qui se montre comme pouvoir possible. Il est vrai que Sartre déclare aussi, dans la méme fournée de ces confidences pieusement recueillies par *le Nouvel Observateur,* qu'il a toujours été anarchiste. Et si Marx est stalinien, Sartre peut bien être anarchiste, et Glucksmann audacieux. On voit bien Jean Daniel, alors que son mitterrandisme tourne en eau de boudin, s'extasier en désespoir de cause sur les « tendances libertaires » du visqueux Soares.

Dans cette nuit où tous les ruminants de la pensée se retrouvent soudain noirs comme l'anarchie, il s'agit seulement de noyer le poison, la simple question qui sont ces gens, qu'ontils fait face aux quelques choix décisifs qu'a imposés leur temps ? Ils croient pouvoir refiler en douce leurs petites rectifications historiques, simplement parce qu'ils ne *voient* personne qui puisse leur demander des comptes, comme avant ils ne *voyaient* rien à gauche du P.C.F., ou de la grotesque Gauche Prolétarienne. Le confusionnisme ii la Glucksmann s'attire ainsi bien naturellement les éloges dithyrambiques d'un Daix, stalinien fralchement ravalé de la façade, biographe attitré d'Aragon, qui lui fait préparer pour la postérité un mausolée déstalinisé. (La charogne. qui commence à sentir très fort et qui le sait, avait fait lancer dès 1970 l'opération d'embaumement par ce Jouffroy qui disserte sur « l'individualisme révolutionnaire » cornme « multiplication de soi-même », sans doute parce qu'il pourrait être multiplié un nombre incalculable de fois sans pour autant cesser d'être minuscule, mais qui plus prosalquement défilait le 29 mai 1968 avec la C.G.T., en compagnie de son nouveau maître Aragon — Breton était mort, il pouvait sans crainte de se faire taper sur les doigts aller vers la mangeoire la mieux garnie — additionnant sa nullité à celles de Godard, Sollers et quelques autres vestiges du modernisme en péril. Ledit Jouffroy utilisait donc le prétexte d'une préface pour jouer l'entremetteur de cadavres, et réconcilier postmortem Breton avec celui qu'il avait méprisé jusqu'à la fin, affirmant même que rien ne les avait vraiment séparés, contradictoirement unis, etc. : deux faces d'une monnaie qu'il était pressé d'encaisser.)

On comprend qu'Aragon trouve plus prestigieux son passé surréaliste que son présent stalinien, aussi décomposé soitil, comine Glucksmann préfère parler de Platon que de son maoisme, aussi liquéfié puissetil être. Et l'on peut laisser à l'indigente érudition du premier Rubel venu, pour 1'édification de ceux qui n'ont jamais lu Marx que retraduit du chinois, le soin d'opposer besogneusement à l'idéologie marxiste d'innombrables citations de Marx luimême. Comme cela commence à se savoir, la pensée de l'histoire, qui seule accède à la vérité de son passé, parce qu'elle en connait l'usage possible ici et

maintenant, a pour simple méthode de commencer par créer ses conditions pratiques d'existence en s'opposant nettement à tous les falsificateurs. L'immonde Jouffroy écrivait, célébrant un peu vite une espèce de Yalta inteliectuel qui les laisserait, lui et ses semblables, administrer chacun en paix sa sous-préfecture artistico-culturelle : « Entre Aragon et Breton, il n'y aura plus jamais à choisir. » L'ctcuménisme de Jouffroy peut bien annexer les morts et pacifier les nécropoles, cela n'empéchera pas qu'il y ali toujours plus de vivants pour *choisir* de lui cracher dessus, et sur tout ce qui lui ressembie.

Grandes découvertes et petites falsifications, tous ces mensonges sont solidaires. Joignant avec naturel la bêtise à la vulgarité, Glucksmann n'attire l'attention que par le succès que l'on a fait à sa confession du gauchiste désabusé : cette uvrette est la version exotérique, à gros tirage, des jongledes antihistoriques plus sophistiquées auxquelles s'adonnent confidentiellement les CastoriadisLefort et leurs disciples. Sans doute pour faire passer ses gros sabots, Glucksmann s'extasie abondamment sur les ancestrales vertus de la paysannerie, et semble méme se croire à la veille de nouvelles jacqueries ; il parle aussi avec un majestueux pluriel itcuménique de « nos religions », mentionne « la résistance » lì cote de Mai 68 parmi les « grands moments », avec cette méme nostalgie bien *stalinienne* qui menait ses amis de la « Gauche Prolétarienne » à aller fleurir le MontValérien, et énumère en vrac comme événements ayant mis en question le marxisme les révolutions du "TiersMonde', la Révolution culturelle en Chine, les contestations en Occident, le soulèvement des capitaines portugais... ». Ce populisme teinté d'anarchisme bélant pour le Larzac tend donc la main aux curés, aux patriotes et aux militaires et peut ainsi recueillir jusqu'aux suffrages des bigotes de province qui apprennent par *le Figaro* qu'il faut lire le « livre étonnant » de ce bon jeune homme dont Soijenitsyne a sauvé l'âme.

Mais le véritable public de Glucksmann est cependant a gauche, et même à l'extrême gauche, là où, comme lui, on répudie avec éclat ce qu'on a jamais su ni Pu utiliser comnie théorie révolutionnaire, et qu'on est las de servir sans contrepartie comme idéologie.

La révolution russe *qui vient* ramènera à ses justes proportions historiques la semiopposition inteilectuelle et l'activité pétitionnaire des imbéciles à la Salcharov qui en appellent vertueusement à l'Occident, au moment où les pouvoirs totalitaires ne tiennent plus debout que comme bureaucraties *corn pradores,* assurant aux capitalismes occidentaux matières premières, maind'uvre à bas prix, et marchés (ainsi en Chine la bureaucratie postmaoiste, provisoirement sauvée par le pétrole). Déjà en Russie le ferment de dissolution introduit avec cette pénétration de la marchandise abondante, totalement incompatible avec l'absolutisme idéologique existant, provoque des luttes à l'intérieur de la classe dirigeante, dont le développement en crise ouverte donnera le signal des premiers soulèvements prolétariens. Alors tous les Soljenitsyne seront ridiculisés, qui ne paraissent grands que parce que l'opposition réelle à la bureaucratie russe ne s'est pas encore levée. Quant à lui, Glucksmann n'a pas besoin d'une telle lumière historique pour ètre vu pour ce qu'il est ridicule et ignoble.

**GUATTARI Félix**

Plus bête que Deleuze *(voir Deleuze)*

**GUEGAN Gérard**

Contrairement à ce qu'ont pu faire penser à des observateurs peu informés son effarant provincialisme et sa cuistrerie de parvenu mais dans quel état de la culture, il ne paralt pas sérieux de tenir Guégan pour le prétenom littéraire de Godard. Certes ce Guégan fail l'éloge de ce Godard, et de la part d'un arriviste aussi opportuniste, c'est une étrange concession à une mode bien périmée. Mais l'existence, si l'on peut dire, d'une moisissure autonome nommée Guégan semble avérée par de nombreux passages à la télévision. Par exemple en compagnie d'un certain Lancelot, celui qui déclarait fièrement dans les colonnes du miteux *Libération,* le dépotoir du gauchisme en voie de désintégration, qu'il voulait être « récupéré » ; pensant sans doute par cette grossière manœuvre faire croire qu'il y avait jamais eu dans ses activités quoi que ce soit qui mérite récupération, et que, par une espèce de sacrifice chrétien, il se dévouait héroïquement pour infiltrer l'ennemi. Ce kamikaze laisse néanmoins une œuvre derrière lui pour perpétuer sa mémoire ; un ouvrage consacré à la « centre-culture », où dans sa débilité il a toujours cette supériorité sur un Morin ou un Revel d'avoir compris que le meltingpot idéologique du néogauchisme américain sur lequel ils s'extasient n'est qu'une reprise dégradée et confusionniste de toutes les avant-gardes européennes de ce siècle, de Dada à i'I.S. Lancelot, dont le principal informateur pour la période contemporaine semble être le polygraphe Brau, fait bien sùr la part belle aux lettristes, mais il introduit aussi quelques aperçus, de très loin, sur « les jeunes bourgeois situationnistes, comme Debord », lequel, après avoir longtemps mené une existence sybaritique « dans une grande villa audessus de Cannes » et découvert le lettrisme « alors qu'il n'était qu'un jeune étudiant en philosophie », « part au cap Nord » et an retour « essaie de se suicider » : désespéré sans doute de n'avoir pas réussi à installer en Laponie la base ultrasecrète sur laquelle comptaient les mineurs de Kiruna pour, plus tard, libérer le premier terntoire des Conseils du cercle polaire.

Ecrivant ses « Scènes de la subversion parisienne » à partir d'informations de la même veine racontars approximatifs et fabulations stéréotypées , quoiqn'on puisse penser qu'il a en outre lu le catalogue des Editions Champ Libre, Guégan en fait un plus habile usage littéraire il est le Merlin l'enchanteur de ce Lancelot. Mais il peut bien regretter les « années 2040 qnand tout basculait et que les écrivains en dressaient le constat », il n'est que la répétition dérisoire et sans avenir de l'escroquerie littéraire à la Mairaux il ne sera même pas liftier au ministère de la Culture , parce que le public commence à étre plus avisé en matière de révolution, et qu'il a l'imprndence de situer l'action de ses romans à Paris, et pas à Shanghal, ni

au cap Nord.

Cependant Guégan, qui introduit une espèce de « coupure épistémologique » dans l'œuvre de Godard, moderne selon lui avant que la chiffe molle « ne plie devant l'idéologie dominante », brigue plus modestement la succession laissée ouverte par la disparition de ce faiseur dans le gauchisme et la province. Alors que Godard visait le spectateur satisfait de la période précédente (et principalement son archétype estudiantin), totalement ignorant et facile à épater, Guégan s'adresse au spectateur honteux de l'après-mai, tout aussi ignorant fondamentalement, mais blasé sur tous les modernismes, écruré par les ersatzs politiques et culturels produits à la chaine à son intention. Ainsi là où Godard alignait des banalités de la culture de masse, Guégan entasse des bizarreries, auteurs de second plan et paradoxes de serie B, selon ce procédé bien connu du snobisme qui consiste à valoriser arbitrairement des curiosités, et à se donner ainsi l'air de posséder tout le reste.

Mais l'épice qu'utiise tout particulièrement Guégan afin de corset sa littérature est ce qui reste encore la plus grande bizarrerie pour le spectateur avachi la pratique révolutionnaire, à l'extrême pointe de laquelle ses protagonistes sont censés se trouver. Chroniqueur d'un rocambolesque ultra gauchisme, ce Ponson du Terrail aligne consciencieusement tous les poncifs du sérail, et recense les conventions du rôle non-conformiste avec un mélange de balourdise et de fausse désinvolture qui pourrait méme faire croire à quelque intention parodique, s'il n'était évident par ailleurs qu'il prend son œuvre tout à fait au sérieux ; comme le

montrent ses grotesques « thèses » (« Conjuguer le présent ») publiées par *Le Monde,* où il a à sa Bottle tenancier du stand « idées modernes ». En fait de « conjuguer le présent à tous les modes de l'indocilité et de la légèreté », tout Guégan, avec l'explication de son petit succès auprès d'un certain public, est dans cette seule liberté qu'il sache prendre, a l'égard de la réalité des faits, c'est-à-dire principalement de son statut de besogneux salarlé des lettres ; et dans son peu de souci, déguisé en insolence, de contredire grossièremcnt ses vantardises et mensonges précédents ainsi se drape-t-il dans une prudente coilcctivité pour déclarer qu'après « la relecture de *Socialisine ou Barbarie* ou la découverte des *(rundrisse* de Marx », « nous descendlmes dans la rue pour y mettre un peu d'ordrc », mais aifleurs il nous apprend qu'il croupissait au P. C. F. jusqu'en 1968, y lisant et relisant *Socialisme ou Barbarie* sans doute. Plus loin, il proclame dignement « nous sommes las de servir », lui qui après le stalinisme a aussitot rempilé comme factotum littéraire d'une maison d'édition à l'autre. Dans ses romans les « voLt diverses de l'auteur » font scandale à la télévision ou se payent Aragon au coin d'une rue; lui, il fait l'histrion pour incarner a la télévision un personnage du stalinien André Stil, peut-être parce qu'Aragon, justement, l'appelait « le Stendhal de notre temps », et que d'après Bott c'est désormais Guégan lui-méme qui tient ce rôle. Ce qui revient à dire que Guégan est l'André Sill de notre temps, quoique Bott ne puisse certainement pas prétendre en étre l'Aragon. Plus drôle encore, après avoir fait répandre par la presse qu'il avait « quitté » les Editions Champ Libre, dont il était le « fondateur » (nous remontâmes de la rue bien décidés à grimper), il avoue dans le dernier en date de ses romans qu'il a été tout simplement « lourdé », « viré », « saqué ». Attendons le prochain, il nous racontera peut-être pourquoi.

On voit le personnage il payerait pour se vendre. Et on comprend que les « révolutionnaires » qu'il campe sont aussi peu plausibles que ses connaissances en la matière. Les invraisemblables marionnettes de ce guignol causent négligemment théorie en buvant du calvados, si ce n'est du « chablis moustille » dans un « bar dédaigné des guides », comine il se doit mais c'est à l'aide de phrases découpées dans l'ultime Vaneigem, préfacant d'outretombe Ccurderoy, avant que son âme errante ne se réincarne en Ratgeb. Le lecteur se réveillerait presque lorsqu'à l'épisode suivant un personnage déclare avec à propos « qu'il est peutétre temps de sauter dans l'inconnu et d'en finir avec nos débats théoriques », mais ce saut dans l'inconnu s'avère n'être que la retombée dans quelque chose de bien usé, c'estàdire la « Série Noire » à la Manchette, si ce n'est que terrorisme pour terrorisme, « Vendetta » remplace « Nada ». Et quitte à faire, pour lire dans le train, Manchette est meilleur (moms de prétentions littéraires).

Guégan n'a bien sUr jamais connu de révolutionnaire, théoricien ou non, puisqu'un révolutionnaire se déflnit, entre autres, par son refus de frequenter des gens pareils. Il doit donc avoir recours a son imagination on voit ce que cela peut donner. C'est au niveau du petit cadre informé par Actuel. Quand il fait entrer en scène un « théoricien », foudre de révolution dont l'existence semble obséder ses apprentis terroristes, cela fall irrésistiblement penser au mot de Condé à Retz, à propos d'autres folliculaires, « auteurs impertinents qui, étant nés dans la bassecour et n'ayant jamais passé l'antichambre, se piquent de ne rien ignorer de ce qui s'est passé dans le cabinet » « Ces misérables nous ant fait, vous et moi, tels qu'ils auraient été si ils s'étaient trouvés en nos places. »

Mélangeant ainsi les restes et les morceaux d'une mythologie bien désuète, Guégan prend cependant garde à ne pas trop se mouiller il enrobe tout de ce faux humour veule, vulgarisation de l'ancien humour flair désormais répandue jusque dans les lycées, qui a fait de la parodie l'intelligence des crétins, et qui traduit simplement la dévalorisation générale dans le spectacle, et la consommatjon satisfaite de cette dévalorisation voulant se faire passer pour désinvolture. Après le collage, dévalorisation sans revalorisation à un niveau supérieur, il y a le kitsch, accumulation d'éléments qui n'avaient déjà plus de valeur, ou qui n'en ant méme jamais eu. La malheureuse résurrection que tente Guégan du roman, mort bien avant qu'il sache lire, participe elleméme de ce snobisme du kitsch : puisqu'il y a aujourd'hui des galeries d'art où l'an expose des téléviseurs des années cinquante, pourquoi pas le roman, et pourquoi pas des Guégan. Et le nabot de déclarer Joyce bourgeois, comme d'autres Marx réactionnaire. Mais on n'échappe pas à son destin, en l'occurrence à la décomposition : ayant épuisé son filon ultragauchiste, il en est maintenant réduit pour tirer à la ligne au « cutup » de cet américain Burroughs qui cinquante ans après la recette de Tzara « Pour écrire un poSe dadaiste » continue à agiter des morceaux de phrases découpées dans un chapeau en espérant en sortir du nouveau.

Après s'être essayé à la théorie sous le nom de Cloarec, à la petite histoire stalinologique sous le nom de Le Braz, Guégan

s'est finalement rabattu sur une banale carrière littéraire, où déjà il peine à prendre du galon le voilà à la pige au *Monde* ou au *Magazine Littéraire*. Avec tant d'efforts et de gages de servilité, peutétre accéderatil à la place de cinéaste qu'il ambitionne à Failure où rampe son arrivisme, il n'aura même pas comme Godard à s'y démoder, il y parviendra lessivé. Il pourra touj ours s'en remettre à Manchette pour lui écrire un scenario. A moms que son ascension audiovisuelle ne culmine avec son role actuel de boute-en-train dans les émissions télévisées de Lancelot.

**LYOTARD JeanFrançois**

Lichtenberg parlait d'un homme qui ressentait, chaque fois qu'il fabriquait une critique, de violentes érections. Sans discuter ici du caractère plus ou moms bandani de la pensée critique, notons cependant qu'une nouvelle école de penseurs se distingue aujourd'hui en déclarant l'approbation beate beaucoup plus excitante. Et ce Lyotard, expert en la matière, s'en trouve étre le chef de file. Il a déjà été cité plusieurs fois ici, car dans sa bassesse il excelle à dire tout haut ce qui reste honteux chez beaucoup de ses collègues. De plus il possède mieux que d'autres cctte manière souslittéraire d'accommoder les restes et de mettre les petites platitudes dans les grandes, qui fit en son temps la notoriété d'un Sartre. Il faut donc y revenir brièvement, car il connaltra sans doute une certaine vogue.

Lyotard est un professeur de philosophie qui a longtemps participé à « Socialisme ou Barbarie ». Bien qu'il en soit sorti avec ceux qui refusérent en 1963 la bouillie peu imaginative que Castoriadis prétendait substituer au marxisme, il soutient maintenant que ce ne fut que parce qu'il trouvait cette liquidation mnsuffisam.ment liquidatrice. En fait Lyotard est un rat particulièrement opportuniste, qui ne se vante d'avoir quitté un navire que lorsque celuici est bien par le fond, et qu'il a trouvé à s'embarquer ailleurs. Quoiqu'il en soit, il s'adonnait, comme tant d'autres retraités du gauchisme, aux divers hobbies pour intellectuels ayant des loisirs — freudisme, pop'art et musique d'avant-garde — quand l'aggiornamento spectaculaire après 1968, mobilisant le ban et l'arrièreban des vieux croutons au rebut, lui mit en tête de tenter aussi sa chance. Toujours prudent, il commença par faire le marxiste pour *les Temps modernes* en discutant respectueusement le stalinostructuralisme d'Althusser, comme n'importe quel François George. Mais il s'apercut avant ce benjamin des récupérateurs qu'll y avait une carrière plus rapide à faire dans la décomposition franche et joyeuse. Et il y a distancé aisément les simplets idéologues de la schizophrénie, qui s'attardent encore à chanter le refus inconscient, en se lançant dans l'apologie de l'inconscience *soumise*. Quant à Castoriadis, il est enfoncé, avec sa manière d'opposer ses miettes freudistes à ce qu'il présente comme le marxisme, et de rester fermement assis sur son cul-de-sac en répétant « Ce n'est donc pas si simple. »

Pour Lyotard, tout est très simple il a appris de Freud que les hommes, aussi dépossédés soientils, investissaient libidinalement dans leur dépossession méme, pour s'en accommoder. Et voilà donc le secret révélé de cette organisation sociale toute activité, ou passivité, est libidinale, les ouvriers vont au travail pour jouir, les capitalistes les exploitent pour jouir, et Lyotard luimême n'est pas en reste, qui jouit au stimulus dans sa consommation culturelle de pointe, et en redemande.

Ainsi ce qui était chez Freud mise en lumière de la plasticité du désir humain, de son travail dissolvant dans et contre l'aliénation, de ses luttes et de ses défaites, est aplati en un constat de sa circulation en circuit fermé (sur la bande de Mbius qui plait tant à Lyotard comme métaphore de son « économie libidinale »), justification de ce qui existe « 11 faut done ici délaisser complètement la critique... Remplacons la terne critique par une attitude plus proche de ce que nous éprouvons dans nos rapports courants avec le capital, au bureau, dans la rue, au cinéma, sur les routes, en vacances, dans les musées, les hòpitaux, les librairies, c'estàdire une fascination horrifiée pour la gamme entière des dispositifs de jouissance. » Sa liste des « dispositifs de jouissance » est déjà assez édifiante sur la misère sociale dont il jouit, du bureau aux librairies. Lyotard peut bien se défendre contre le qualificatif de fasciste, qu'il y aura toujours un gauchiste assez arriéré pour lui appliquer, il n'est effectivement pas plus fasciste que le léninisme de ce gauchiste n'a de réalité. Le spectacle a réalisé ce dont le fascisme était le primitivisme le « dispositif de jouissance » mis en place à Nuremberg, par exemple, se trouve largement banalisé et dilué dans les formes plus modernes de conditionnement et de manipulation, *plus économiques* aussi, à tous points de vue. Lyotard est un parvenu, qui, accédant au secteur le plus sophistiqué de ce conditionnement, trouve qu'il faut être bien bête pour ne pas s'en trouver comblé libidinalement. Ainsi Marx (que ce collégien mal déniaisé appelle « la petite Marx », de même qu'il se plait à l'imaginer se branlant d'une main tandis qu'il écrivait *le Capital* de l'autre), n'a critiqué le capitalisme que pour se défendre de la fascination qu'il exercait sur lui. Lyotard, lui, ne se défend pas du tout. Pourtant toutes sortes de « dispositifs de jouissance » (et méme des matches de football, mais pas les concerts du débile bouddhiste John Cage, où il n'y a que des serpillères comme lui) servent fréquemment de théãtre et d'occasion d'émeutes. Voilà donc des foules qui se « défendent », comme Marx, et partout dans le monde des masses qui ne veulent pas connaltre leur bonheur de spectateurs, qui ne révent pas comme Lyotard et les siens de se « faire corps assez anonymes et assez conducteurs pour ne pas arréter les effets... nous n'avons pas à juger des causes ni à sélectionner des effets, les énergies nous passent dedans et nous les souffrons, etc. ». (Il est bientôt mùr pour placer sa prose sur les pochettes de disques des vedettes pop.)

Cette « passivité » dont Lyotard fait l'éloge, il l'appelle « une philosophie d'enculés et de femmes ». Je laisse aux individus concernés le soin de répondre à l'incroyable insulte qui consiste à les créditer autoritairement d'une telle philosophie. Il faut seulement noter que la mancuvre est assez grossière, qui voudrait assimiler tout ennemi de sa « philosophie » de légume branché sur la hautetension à un persécuteur « d'enculés et de femmes » ; elle apparait encore mieux dans cet extraordinaire questionnement (« D'où *critiquerezvous le fétichisme, alors que vous savez qu'on ne peut pas critiquer l'homosexualité ou le masochisme sans devenir un vulgaire salaud de l'ordre moral? »), où la domination sociale du fétichisme* de

la marchandise est *tout simplement* identifiée au libre choix d'un plaisir individuel.

Les fossoyeurs empressés de la théorie, de la critique et du négatif prétendent tous l'être au nom de quelque chose de beaucoup plus subversif que ces vieilleries, et non pas simplement parce qu'ils n'y trouvent aucun intérét. Pour citer encore ceE illisible Lyotard (mais c'est bien ce que l'on peut faire de plus cruel à son sujet), voilà par queues mirobolantes propositions il conclut son livre « L'intéressant serait de rester où nous sommes, mais en y saisissant sans bruit toutes occasions de fonctionner comme des corps bon conducteurs d'intensités. » (Nous voilà rassurés, après avoir pulvérisé la théorie, Lyotard reste où il est, ne quitte pas l'université pour partir sur les routes, et continuera à se demander sur des centames de pages, comine ici, « peuton penser, c'est-à-dire distinguer ? ».) « Nul besoin de déclarations, de manifestes, d'organisations, de provocations, nul besoin même d'actions *exemplaires ».* (Nul besoin de tout cela effectivement pour fonctionner sans bruit tous les citoyens vous le diront.) .z Faire jouer la dissimilation en faveur des intensités. Complot invulnérable, sans tête, sans domicile, sans programme ni projet, déployant dans le corps des signes les mille cancers des tenseurs. » (Audelà du ridicule jargon, son complot est aussi invulnérable que la réalité même qui échappe aux pouvoirs: les hommes n'ont pas attendu Lyotard pour résister à la réification, le désir court toujours.) Et de terminer en apothéose: * Nous n'inventons rien, ça y est, oui, oui, oui, oui. » Il n'invente Hen, et court déposer le brevet « economie libidinale » ! Cette transe approbatrice finale est sans doute selon lui la « danse » dont il disait plus haut: « Estelle vraie? On pourra le dire, toujours. Mais là n'est pas sa puissance. » Et bien ce fan de la sournission est à Nietzsche ce que les FoliesBergères sont au vaudou. D'ailleurs il ne pense pas sur les sommets, mais au ras de la pollution, à Vincennes : son lyrisme sent le pot d'échappement.

Plus comique encore, parce que s'aventurant à trailer de quelque chose d'un peu plus concret, un fouriériste lyotardif nommé Bruckner écrit à propos de l'incenclie de la Bourse par les émeutiers de 1968 : « on ne peut s'empècher pourtant de penser a ce qu'auraient fait dans la même situation des 'militants fouriéristcs"... Tout permet de supposer qu'au lieu de brùler l'édifice, us l'auraient occupé, nettoyé, habité ; non pour en faire le lieu d'une prise de parole mais pour le métamorphoser selon leur bon plaisir... » Sous l'cil bienveillant des C. R. S., impatients sans dome de s'initier à la gastrosophie, et de remplacer d'harassants matraquages par des batailles de petits pâtés. Mais tous ces gens qui veulent supprimer la négation de la vie n'ont bien stir jamais nié, jamais vécu.

Lorsque Lyotard veut décrire un peu plus précisément son *homo libidinosus, il* prend en exemple le chercheur seientifique « expérimentateur, inlassable et non asservi, de nouvelles jonctions et combinaisons d'energie », et dont il admire fort qu'il ne soft pas « sujet » mais « petite région de transit dans un processus de métamorphose énergétique incroyablement raffiné ». Et quand il se demande « ce qui est à changer », c'est cette libertélà qu'il réve d'étendre a « tous les morceaux du "corps" social, sans *exclusive ».* Ainsi l'apologie du savoir sans emploi hausse ses dérisoires prétentions jusqu'à vouloir exister *sans employeurs.* De la même manière Attali, montrant tout de même mieux où est l' « exclusive », déplore que les travailleurs « les plus explosifs socialement » soient « les moms préparés à une évolution vers l'autogestion », laquelle « concernera d'abord des cadres ». (Et c'est aussi le pauvre mode de vie qu'illustrent les romans de Guégan, où, sous le vernis qui craque de l'extrémisme révolutionnariste, s'exhibent les poses d'aisance désinvolte et les niais contentements, de s'habiller a Londres « dans une boutique d'Oxford Street » ou de savoir allumer un feu dans la cheminée de sa résidence secondaire, qui sont ceux du petit cadre moderne.)

En fait d'employeur et d'emploi, Lyotard, « petite région de transit » à Vincennes, sous l'égide du stalinien Frioux, est bien le contemporain de ce Meignant qui peut y enseigner comme sexologie « le rapport immédiat, naturel, nécessaire de l'homme à l'homme », au moment où, la colonisation marchande de la vie quotidienne ayant balayé les derniers retranchements de l'ancienne vie privée, s'exprime dans ce rapport « l'infinie dégradation dans laquelle l'homme existe pour soi-même ». Mais Lyotard correspond encore moins à sa fonction affichée. Voulant traiter la mème misère, il fait penser à cet autre produit de la décadence, lancé récemment a New York : « Plusieurs psychanalystes sont responsables de cette nouvelle mode. A leurs clientes angoissées, traumatisées ou frustrées, ils proposent ce « transfert » inattendu un simple collier assorti d'une laisse que la dame doit promener soir et matin comme un vrai toutou et en prenant bien soin d'observer les arrêts traditionnels auprès des becs de gaz et des roues de voitures. Ce procédé qui permet de combler à peu de frais un vide affectif fournit autant de prétextes à la marche que le golf. » (France *Soir,* 28 avril 1973.) La pensée de Lyotard est un ehien du même genre, laisse à laquelle il manque quelque chose, et susceptible d'apporter autant de consolations aux malheureux qui la promèneraient, au bois de Vincennes ou ailleurs.

**RATGEB**

On connalt la recette de Swift pour « réduire à un petit volume de poche une Somme universelle de toutes les choses que l'on doit savoir, croire, imaginer ou pratiquer dans la vie » : prenez des exemplaires en bon état, bien relies en veau et avec le titre au dos, de toutes les branches modernes des sciences et des lettres, quelles qu'elles soient, et dans la langue qu'il vous plaira. Mettezles à distiller au bainmarie, en y rajoutant de la quintessence de pavot q. s., plus trois pintes de Léthé, qu'on trouve dans toutes les pharmacies. Ecumez soigneusement la crasse et videz le résidu, laissant tout ce qui est volatil s'évaporer. Ne conservez que la première cuvée, qu'il faudra encore distiller dixsept fois, etc, etc.

Récemment un nouveau venu dans la corporation des gatesauce de la compilation a, par un coup d'essai qui était véritablement un coup de maître, au point même de faire douter de son inexpérience, hissé cette alchimie du verbe d'un genre assez particulier au niveau des possibiités techniques de l'époque il a fait calculer et réaliser par un ordinateur toutes les combinaisons possibles, et syntaxiquement à peu près viables, avec les soixante-seize mots contenus dans la table des

matières d'un traité de savoir-vivre vieux d'une dizaine d'années, et qui avait été en son temps considéré comme exhaustif. Voilà qui pouvait paraître fort habile, car une grande partie du public qu'il visait ne constituant son savoir que par la lecture de tables des matières d'ouvrages réputés importants, il était en mesure d'espérer que son propre ouvrage. n'étant qu'une table des matières muluipliée, serait du coup considéré comme important, et même peut-être comme important à la puissance soixante-seize.

Cependant, serait-ce une cabale de ses concurrents dépités et jaloux d'un travail qui laissait fort peu de fumier à leur fertilité combinatoire, il n'a pas connu sembletil le succès escompté. Il n'est pas impossible qu'ait eu une part dans son échec le bruit qui courut au moment de la parution de ce catéchisme que « Ratgeb » n'était pas cette fleur autogestionniste fraichement éclose de la dernière rosée du matin, mais plutôt un homme de lettres bien rode qui avait déjà tenté une lois de se faire connaltre du public, agrémentant pour ce faire d'une lourde préface un ouvrage qui s'en serali fort bien passé. Là encore il comptait sans doute que son public d'élection, les mémes lecteurs friands de tables des matières, étaient aussi ceux qui ne lisent de la plupart des livres que la préface. Quoiqu'il en soit, nul n'aurait Pu lui reprocher cette petite manuvre, assez bénigne patmi toutes celles dont sont famiiers les gens de lettres, et devenue de plus en plus courante avec la multiplication des préfaciers abusifs, mais ce qui par contre déplut fort c'est qu'il utilisa à cette occasion comme pseudonyme le nom d'un auteur aujourd'hui disparu et resté très estimé, et on pouvait penser qu'il voulait ainsi récupérer cette estime à son profit. Il alla même jusqu'à reprendre, en les appauvrissant à l'extrême, les ornements stylistiques qui étaient la marque du lyrisme délicat de cet auteur. Celuici étant le méme dont il mit plus tard en cartes perforées la table des matières, on est encin à penser qu'il souffre a son sujet d'une étrange obsession, et même peut-être d'un véritable délire d'identification.

Cependant, pour faire diversion et dissimuler sa manie, Ratgeb annonce d'entrée, en tête de ses recettes pour passer sans plus attendre « de la grève sauvage à l'autogestion généralisée » « Les textes ici proposés essaient de répondre aux problèmes que pose le passage d'une société de classes à une société d'autogestion généralisée. » Rien de moins. C'est donc en regard de ces problèmes, tels qu'ils se posent dans la réalité aux prolétaires du monde entier, qu'il faut juger cette prouesse littéraire. Sentant bien le poids accablant de sa nullité sur un tel terrain, Ratgeb tente de s'en prémunir *au flanc,* quelques lignes plus loin, en affirmant de ses « notes » que « leur radicalité est indiscutable ». Enhardi par ce premier diktat, il veut bien concéder « qu'elles méritent d'être discutées », mais c'est pour exciure aussitôt de cette discussion « ceux qui ne peuvent leur opposer que des critiques abstraites », « la canaille intellectuelle ».

Une telle procédure autoritaire n'a évidemment pas plus de chances d'être suivie d'effets que lors que l'Académie française refuse d'inscrire le mot « créativité » à son dictionnaire la créativité n'en est pas dissoute pour autant, Ratgeb l'affirmera le premier. Mais pourtant il ne réclame pas des coups, critique concrète s'il en est. Qu'est-ce donc qui n'est pas, selon lui, critique abstraite ? Le débat « sur le tas, dans les ateliers, quand la colère monte ». Fichtre, en effet tout le monde s'accorde, jusque dans les ministères ou les centrales syndicales, à reconnaitre la colère dans les ateliers comxne quelque chose d'éminemment concret. Mais si tout le reste est abstrait, Ratgeb n'est luiméme qu'une abstraction plus ridicule que d'autres, et à coup sAr une « canaille intellectuefle ». Car il n'espère tout de méme pas se faire passer pour un ouvrier, en colère ou non. Pas plus qu'il n'ignore en fait, lorsqu'il affecte d'employer le qualificatif d'abstrait au sens le plus platement scolaire, qu'il pourrait fort bien écrire cinquante mille fois le mot « ouvrier » dans son opuscule sans que celuici en devienne pour autant plus concret. Et il ne croit même pas sérieusement que ses anticipations retardataires puissent être un jour débattues sur le tas, ni même simplement lues par des ouvriers révolutionnaires. Pour de telles abstractions vides, il est toujours trop to: ou trop lard, comme il a pu l'éprouver de l'accueil qu'il a reçu au Portugal quand il a couru y apporter ses bonnes paroles.

En fait d'abstraction, et de comment l'abstrajt cache le concret, Ratgeb écrit : « Tout délégué a le droit de démissionner. Il semble néanmoins qu'un tel droit tombe momentanément sous certames réserves dans la période d'autodéfense. On voit mal un volontaire de section d'assaut abandonner ses camarades à l'instant de déclencher une opération armée. » Ainsi, sans qu'il soit besoin de parler de section d'assaut ni d'opération armée, « on voit mal » comment Vaneigem a pa abandonner Paris le 15 mai 1968. Mais on voit très bien que d'aussi inesponsables défections ne se produiront plus, maintenant que Ratgeb est arrive pour légiférer les moments insurrectionnels. Pourtant, il ne peut plus rien pour Vaneigem, qui sembie n'être jamais vraiment revenu de sa villégiature inopportune.

Si le moulin à prières de Ratgeb n'est finalement, comme tant d'autres, qu'une velléité d'idéologie, ce n'est qu'aux conditions historiques, pea propices a de tels exercices, qu'on le doit. A ce « programme de Saragosse » du conseillisme, aussi irréel que le premier en date, il manque en effet un détail qui a son importance la C.N.T. pour l'adopter solennellement. L'extrémisme désincarné de Ratgcb emprunte spontanément, dans son mépris de la réalité et de ceux qui la font, le ton de la plus lourde démonstration pédagogique « Avez-vous déjà éprouvé le désir de jeter votre fiche de paie à la tête du caissier? Dans ce cas vous avez compris que... etc. » (La véritable question étant : Ratgeb a-t-il jamais, dans les diverses besognes qu'll exécute pour le cinéma français le plus vulgaire ou la littérature de série, jeté sa fiche de paie à la tête de qui que ce soit?) Mais ces manières patelines de missionnaire de l'autogestion ne peuvent l'aider en rien à convaincre qui que ce soit de la réalité de ses perspectives nébuleuses, car il doit en même temps postuler, dans son inconscience déclamatoire d'idéologue, l'accord déjà réalisé et un sens univoque universellement admis sur tous les termes importants a commencer par autogestion qu'il empile dans une surenchère démente ; termes dont le sens, et c'est précisément là leur importance, est en jeu dans les luttes historiques, et toujours suspendu à leur issue, comme ne l'ignore pas quiconque connalt un tant soit peu l'histoire du mouvement révolutionnaire de ce siècle.

Mais Ratgeb fait bon marché — il échange sa pacotille contre l'illusion d'être important — des problèmes réels de la révolution moderne, dont l'énormité de l'excellence immédiate doit simplement lui servir a faire avaler au passage le détail

de son excellence particulière, de sa radicalité « indiscutable », quoiqu'on ne la voic aucunement sous forme de résultat pratique, comme il l'exige hautement de toute vérité en tête de son accumulation de fausses nalvetés mensongères.

L'Esprit de l'autogestion généralisée est grand, et Ratgeb est son prophète. De ses enfilades de tautologies, qui ne débouchent sur nell et ne viennent de nulle part, a disparu avec les problèmes réels de la révolution ce qui i'y a menée, son histoire. Sur la plus récente, il est particulièrement discret ; et méme pour le passé assez reculé, il se mouille peu. Ainsi c'est à sa portée de s'apercevoir que Garcia Oliver n'était pas un partisan conséquent de l'autogestion, puisqu'il est devenu ministre. Et il se fendra de quelques insultes aussi éculées que le reste (l'existence des tics étant constatée, qu'on ne s'étonne pas de voin les mêmes mots revenir plus souvent qu'à leur tour). Mais des prises de parti et des luttes qui font les uns ministres, et les autres de la poussière devant Madrid ou en Aragon, il préfère ne nien savoir. On le comprend. « C'est pour n'avoir pas été assez de l'avant et avoir pactisé avec la canaille réformiste et stalinienne que les révolutionnaires espagnols se sont condamnés à l'extermination de 1937. » Certes c'est pour n'avoir pas réussi que la révolution a échoué. Ayant tire cet enseignement plein de sens des révolutions passées, Ratgeb peut s'attaquer à l'époque contemporaine : il y est évidemment pire encore, puisque tout reste à trancher. Lorsque les ouvriers de Lip sont passés à la toise du radicalisme à la Ratgeb, ils sont jugés peu audacieux. (Déjà Vaneigem en 1970 reprochait gravement aux mineurs de Kiruna de ne pas avoir dépassé la Commune.) En effet ils n'ont pas « réussi à rompre radicalement avec le système marchand ». (Il faut dire qu'on s'en doutait, vu que la seule manière de rompre avee ce système marchand est de le rompre ; et de toute évidence il est toujours bien là, avec Ratgeb en prime pour en causer.) Ils étaient done « initialement récupérés », de toute éternité autogestionnaire, aussi suprahistoriquement que Ratgeb, initialement révolutionnaire, promène le fantome de sa radicalité à travers les ages.

Il ne manque jamais de foutriquets, depuis que la rinçure du tonneau situationniste est devenue la piquette à la mode, pour s'indigner, chaque fois que quelque part des travailleurs s'attaquent à leur exploitation, qu'ils n'aient pas réalisé l'art et la philosophie en trois jours. Il faut dire que sur ce point ils sont conséquents, puisque simultanément ils sont toujours prêts à affirmer que la première grève venue n'a pas d'autre but conscient dès la première heure. (Sinon, bien sûr, elle serait « initialement récupérée ».) Et ce n'est que d'être régulièrement déçus qui les rend si sévères. Ces gens auraient sans doute durement jugé les communards, qui n'étaient somme toute, le 18 mars, que des patriotes qui voulaient garder leurs canons pour faire la guerre aux allemands. Mais il faut dire qu'une si impudente stupidité est une production moderne, et qu'elle sera bien sûr toujours à l'aise pour voir clair là où l'histoire a déjà tout clariflé. Ce qui manque à tous ces messieurs, outre la dialectique, que personne d'ailleurs n'exige d'eux, c'est la plus élémentaire décence dans l'imbécillité.

Pour revenir à notre mouton, Ratgeb crie très fort et sur tous les tons « aux armes ! », brandissant fièrement son sabre sans lame auquel il manque le manche, et déclarant prudhommesquement que « ce sabre est le plus beau jour de sa vie ». Mais il ne croit plus à ses vociférations creuses, ni même à leur succès auprès de quelque public que ce soit : il fonctionne par vitesse acquise. Tous ceux qui parlent d'autogestion et de conseils, ou encore, allons donc !, de transparence et de jeu subversif, sans se référer explicitement aux conditions concrètes des luttes de classes présentes, et à ce qui s'y découvre comme possible et nécessaire, tous ceux là ont en travers du gosier un cadavre celui de l'I.S. Certains ruminent amèrement et d'autres en étouffent Ratgeb n'est que le plus *apoplectique*. (apoplexie : arrêt brusque et plus ou moins complet des fonctions cérébrales, avec perte de la connaissance et du mouvement volontaire, sans que la respiration et la circulation soient suspendues).

**RIDEAU !**

Le confusionnisme récupérateur a connu ses heures fastes dans un moment historique qui finit maintenant celui où le mouvement de subversion diffusé dans toute la société après 1968 était encore dans sa praxis, sur cette nouvelle base considérablement élargie et approfondie qualitativement, bien en dessous du niveau de développement général (et théorique en particulier), qu'avait atteint l'activité révolutionnaire du moment précédent, sur sa base plus étroite, à travers l'I.S. Les récupérateurs ont vécu de cet apparent retard, et us meurent de ce qu'il est dissout par l'avance de la réalité révolutionnaire, où les besoins de la nouvelle époque retrouvent d'euxmêmes, audelà de l'écran des conceptions irréelles qui ne peuvent pas se traduire en forces et à peine en phrases, les œuvres et les actes précis que la lune révolutionnaire actuelle doit s'approprier et vérifier ; et qu'elle dépassera. Je ne saurais donc compter au nombre de mes mérites l'anéantissement des récupérateurs leur bruyante inexistence se dissipe d'elle-même (voyez la disparition d'Actuel, cette décharge publique de la récupération), murmure qui déjà se perd dans la cacophonie du spectacle pourrissant. Sur cette vermine, j'ai seulement pose la piene tombale, et j'y inscris ce qui devra lui rester comme épitaphe :

« Fama di loro il mondo non lassa misericordia e giustizia gli sdegna non ragioniam di br, ma guarda e passa »

(« Nul renom d'eux par le monde ne reste, miséricorde et courroux les dédaigne ne devisons point d'eux : regarde et passe » Dante, *Enfer)*